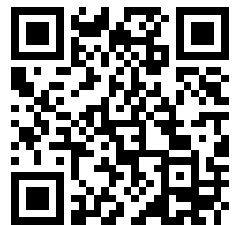

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

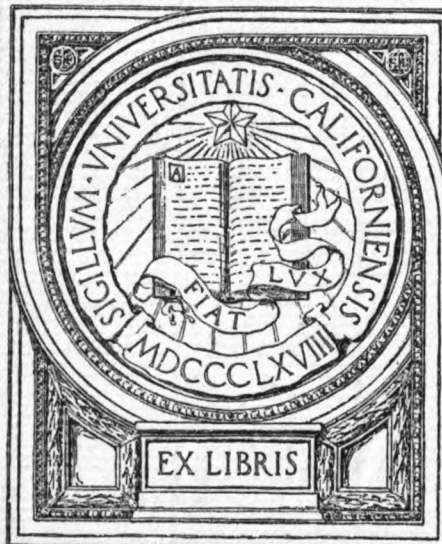
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



B 4 022 457

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER



EX LIBRIS

685

1837

x 2

7

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE

ÉDITÉE PAR
LÉON CLUGNET

Univ. of
California

SAINT JEAN LE PALÉOLAURITE

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR LA VIEILLE LAURE

PAR

Les RR. PP. S. VAILHÉ et S. PÉTRIDÈS, A. A.

— 10 —

PARIS

LIBRAIRIE A. PICARD ET FILS

82, rue Bonaparte, 82

—
1905

TO THE
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE

7

SAINT JEAN LE PALÉOLAURITE

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR LA VIEILLE LAURE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}. — MESNIL (EURE).

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE

ÉDITÉE PAR

LÉON CLUGNET

SAINT JEAN LE PALÉOLAURITE

PRÉCÉDÉ

UNIV. OF
CALIFORNIA

D'UNE NOTICE SUR LA VIEILLE LAURE

PAR

Les RR. PP. S. VAILHÉ et S. PÉTRIDÈS, A. A.

— 101 —

PARIS

LIBRAIRIE A. PICARD ET FILS

82, rue Bonaparte, 82

—
1905

TO THE
LIBRARY

SEP 21 1961

EX 46-57
B55
1201
1.7
11011

SAINT JEAN LE PALÉOLAURITE

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR LA VIEILLE LAURE

I. — SOUKA OU LA VIEILLE LAURE

La *Vieille Laure* a porté ce nom de bonne heure, afin qu'on pût la distinguer de la *Grande Laure* ou laure de Saint-Sabas et de la *Nouvelle Laure*, autre fondation monastique importante qui s'élevait non loin de Thécoa. Elle s'appelait aussi, du nom de son fondateur, *laure Saint-Chariton*, nom sous lequel elle est le plus connue et qui lui est resté dans la tradition populaire. En effet, aujourd'hui encore, les cartes mentionnent près de son emplacement le *Ouady-Khareitoun*, vallée de Chariton, le *Moghar-Khareitoun*, grotte de Chariton, et, sur son emplacement même, le *Khirbet-Khareitoun*, ruines de Chariton. Elle s'appelait enfin *Souka* ou *Chouka*, mot syriaque qui signifie couvent et paraît, dans le cas présent, être synonyme de laure.

Sous ces désignations diverses, notre maison religieuse a vécu une existence passablement obscure, quoique assez mouvementée; c'est elle que je voudrais esquisser rapidement à propos d'un de ses saints, qu'un document nouveau nous fait un peu mieux connaître. L'histoire de la *Vieille Laure*; commencée dès la première moitié du iv^e siècle, se termine vers la fin du xii^e, date probable de sa disparition; soit, en tout, 800 ans d'existence, mais avec des hiatus considérables que ne réussis-

640011

sent pas à combler quelques maigres données des pèlerins ou des hagiographes.

Cette étude comprendra trois petits chapitres :

- 1° Les fondations de saint Chariton ;
- 2° De saint Chariton à la mort de saint Cyriaque ;
- 3° De saint Cyriaque à la destruction de la laure.

Quant à saint Jean le paléolaurite, le saint religieux de la laure qui est l'occasion et l'objet de cette publication, je donnerai sa biographie dans la seconde partie de ce travail, pendant que mon confrère, le R. P. Pétridès, éditera les nouveaux textes poétiques qui le concernent.



1. — LES FONDATIONS DE SAINT CHARITON

La première maison religieuse du désert palestinien, la maison mère, si j'osais risquer cet anachronisme, est sans contredit la laure de PHARAN. Les origines de cette laure n'ont pas encore dépouillé toute obscurité. Cela tient en partie à ce que le biographe anonyme et tardif de son fondateur, saint Chariton, n'avait pas de documents écrits à sa disposition. Même s'il n'avait pris lui-même la précaution de nous l'avouer naïvement à la fin de son travail (1), on l'aurait deviné sans peine à tous les traits légendaires dont il émaille son récit. L'explication qu'il en donne est des plus naturelles. Bien des années, bien des siècles peut-être, s'étaient écoulés depuis le moment où saint Chariton souffrit courageusement pour la foi, jusqu'au jour où ce disciple inconnu résolut d'offrir l'exemple de son père à notre imitation. Or, il ne faut pas oublier, remarque-t-il avec raison, que les chrétiens étaient peu nombreux en Palestine à l'arrivée du saint, et les solitaires encore moins. Eussent-ils songé à mettre par écrit les actions mémorables et les héroïques vertus du fondateur du monachisme, qu'ils n'en auraient guère trouvé le temps ou l'occasion. Les poursuites des païens, la haine native des Juifs et des Samaritains, les querelles ariennes et monophysites, qui bouleversèrent de fond en comble le sol de la Terre Sainte durant les iv^e et v^e siècles, voilà tout autant de

(1) A. SS., t. VII sept., n° 19, p. 581.

causes qui contraignaient les moines à gagner les solitudes les plus austères, les cavernes les plus isolées, pour y vivre séparés les uns des autres, sans aucune relation avec le monde, sans livres et, sans doute, presque sans vie intellectuelle. Dès lors, à qui s'adresser pour retrouver les vestiges de l'homme qui avait, le premier, implanté la vie des anges sur le sol de la Terre Promise et lui avait assuré une prospérité ininterrompue? A la tradition orale, dont les disciples du saint se présentaient comme les meilleurs garants. Eux, du moins, avaient sauvé du naufrage de l'oubli quelques parcelles historiques, enrichies et grossies de contes légendaires, et renoué de maître à disciple le fil brisé de la tradition. Voici ce que cette tradition lui apprend.

Sous le règne de Constantin le Grand, un pèlerin quittait Iconium, sa ville natale, pour se rendre à Jérusalem. Il se nommait Chariton (1). Ses membres portaient encore les stigmates douloureux des supplices qu'il venait d'endurer pour le Christ pendant les persécutions. Au terme de son voyage, le pèlerin tomba entre les mains de voleurs, qui le dépouillèrent de son petit avoir, le lièrent et l'emmenèrent dans une grotte inaccessible, située à deux lieues environ de Jérusalem. Ces scélérats repartirent bientôt pour continuer leurs brigandages, laissant le pauvre voyageur, tout seul, enchaîné dans la grotte. A leur retour, ils se mirent à boire sans mesure d'un vin probablement empoisonné et moururent tous la nuit même dans d'atroces souffrances.

Le prisonnier qu'on avait privé de sa fortune se trouvait ainsi par cette fin tragique le seul héritier de ses spoliateurs. Ne voulant pas faire tourner à son seul avantage des biens aussi mal acquis, il en distribua une partie aux pauvres, une autre

(1) Saint Chariton jouit encore d'un grand culte dans sa patrie. A une lieue de Konia, l'antique Iconium, à l'extrémité d'un vallon, est blotti *Aq-Monastir*, le monastère blanc, dédié à saint Chariton et ainsi dénommé à cause des roches crayeuses qui l'entourent. Chaque année, on organise de Konia deux grands pèlerinages au monastère blanc. Après avoir assisté aux offices, les pèlerins se réunissent autour d'une fontaine et y boivent avec piété l'eau, que saint Chariton aurait fait jaillir de la roche pour désaltérer la foule pendant une période de sécheresse. Le Grand-Tchélébi lui-même, le supérieur général des derviches tourneurs, se rend, une ou deux fois par an, à Saint-Chariton pour se retremper dans la ferveur (*Missions des Augustins de l'Assomption*, Paris, août 1901, p. 372). M. Franz Cumont a publié une très intéressante inscription byzantine de ce monastère dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. IV (1895), p. 99.

aux solitaires qui se sanctifiaient sur les bords de la mer Morte, dans les grottes de Calamon, se réservant le reste pour se construire un ermitage dans la profondeur de la vallée. La caverne des voleurs devint une chapelle qu'on nommait la *vieille église*, lorsque l'hagiographe anonyme écrivait la vie de notre saint; elle servit d'oratoire pour les pieux fidèles qui étaient venus se ranger sous la discipline de Chariton et commencer l'apprentissage de la vie monastique.

Les bandes de rochers présentaient à des hauteurs inégales de petites cavités, faciles à agrandir, où les moines se retiraient pour vaquer à la contemplation. Une échelle permettait d'accéder à cet asile aérien. Là, dans sa cellule suspendue, le solitaire, seul à seul avec Dieu et avec sa conscience, tressait des nattes et des corbeilles, chantait les psaumes aux heures prescrites et ne descendait que le samedi et le dimanche pour participer aux saints mystères. Bientôt, l'édit de Constantin délivrait la Palestine et le monde romain de la persécution de Licinius; dorénavant, l'heure de la délivrance avait sonné pour le christianisme, qui prenait sa place au soleil de la liberté. Comme la grotte devenait par trop étroite, l'higoumène construisit une *église plus vaste*, que l'évêque de Jérusalem, saint Macaire, vint consacrer vers l'année 330. La laure de Pharan se trouvait définitivement établie et devait obtenir dans la suite une célèbre renommée.

Sans mentionner toutes les légendes (1) que raconte le biographe de saint Chariton et que j'ai, à dessein, passées sous silence, Cyrille de Scythopolis, au VI^e siècle, attribue la fondation de Pharan à notre saint. J'ai lu même quelque part, mais je n'ai pu retrouver la citation, qu'il rattachait celui-ci à la vie monastique d'Égypte. Si ce renseignement était exact, il s'ensuivrait que saint Chariton serait un disciple de saint Antoine, tout comme, à la même époque, saint Hilarion de Gaza. De la sorte, le monachisme de Palestine serait uni d'une manière très étroite au monachisme d'Égypte; il aurait, comme lui, la

(1) Simon Gioras, le chef principal des zélotes révoltés contre l'autorité romaine, 69 et 70 après J.-C., cachait ses troupes et ses trésors dans les grottes de Pharan qu'il avait creusées en grande partie, et se ruait de là avec sa bande à l'assaut des paisibles habitants (Josèphe, *Antiq. jud.*, IV, ix, 4). Ce fait historique a pu donner lieu à la légende des brigands, qui emprisonnent saint Chariton.

même origine historique et, comme lui aussi, le même initiateur, saint Antoine.

Le *Ouady-Farah* (1) garde de nos jours le nom et le souve-

(1) Qu'on me permette de résumer brièvement en note ce que nous connaissons de l'histoire de Pharan. On verra que tous nos renseignements se réduisent à quelques maigres notices puisées dans les documents hagiographiques de l'époque et que, si la laure paraît être encore debout à la fin du vi^e siècle, il n'est pas du tout certain qu'elle ait survécu aux invasions qui désolèrent la première moitié du siècle suivant. Un siècle après saint Chariton, Pharan comptait parmi ses solitaires un des plus illustres pères de la vie monastique, saint Euthyme, que les Grecs ont surnommé le Grand et aussi le *théophore* ou porte-Dieu. Celui-ci se lia d'amitié avec son voisin de cellule, Théoctiste, et, chaque année, aux approches du carême, il allait avec lui dans le désert de Coutila se préparer par une retraite plus rigoureuse aux fêtes de Pâques. Euthyme resta cinq ans, 406-411, à notre lauré, avant de se fixer dans la gorge sauvage, qui devait voir bientôt s'élever le monastère de saint Théoctiste (*Vita s. Euthymii*, n^o 10-12, 14, 15, 119, 120 et 154). Cyrille de Scythopolis parle de la laure comme existant encore, au moment où il écrivait la vie de saint Euthyme (*Op. cit.*, n^o 154), c'est-à-dire dans les premiers mois de 537. Peu après, 564, Pharan avait pour higoumène le moine Grégoire (*Pratum spirituale*, cap. 139), qui devint ensuite supérieur du monastère du Sinaï, défendit ce couvent contre les pillards arabes et reçut en récompense, 570, la chaire patriarcale d'Antioche.

Jean Mosch, qui passa dix années complètes à Pharan (*Pratum spirituale*, cap. 40), nous a laissé sur quelques-uns de ses moines des traits édifiants, venus par le canal des anciens ou qu'il avait vus de ses propres yeux. C'est l'abbé Cosmas, vieillard et rude défenseur de la foi, qui, du tombeau où il était enseveli à côté d'un évêque à l'orthodoxie douteuse, criait à son voisin : « Ne me touche pas, hérétique ! N'approche pas de moi, ennemi de la sainte Église ! » (*Op. cit.*, cap. 40). C'est l'abbé Paul, austère et silencieux, qui jouissait du don des larmes et pleurait avec tant de consolation que Jean Mosch ne vit jamais rien de pareil (*Op. cit.*, cap. 41). C'est l'abbé Auxanon, dont l'abstinence était telle qu'un seul petit pain d'autel suffisait à sa nourriture durant quatre jours, parfois durant une semaine entière (*Op. cit.*, cap. 42). Quant à l'époque du séjour de Jean Mosch, les divers renseignements qu'il nous a livrés sur ces trois ou quatre religieux permettent de la fixer d'une manière assez précise. En effet, d'une part, il se lia d'amitié à Pharan avec Auxanon, ex-synelle du patriarche Grégoire d'Antioche, par conséquent après 570, date initiale du patriarcat de celui-ci ; d'autre part, il connut dans la même laure le moine Cosmas, mort depuis à Antioche sous le patriarche Grégoire, donc avant l'année 593, date finale du patriarcat de celui-ci. Ainsi mis en relation, ces deux faits, qui, pris séparément, ne prouveraient rien, aboutissent à la conclusion que Jean Mosch habitait Pharan sous le patriarcat de Grégoire d'Antioche. Comme le patriarcat de Grégoire s'étend de l'année 570 à l'année 593, il est assez difficile d'enfermer entre deux dates définitives le séjour de dix ans que fit Jean Mosch dans cette laure. On peut néanmoins supposer que ce séjour est antérieur au voyage qu'entreprit en Égypte ce marcheur infatigable vers l'année 578 ou 579 (*Op. cit.*, cap. 112 et *Bibliotheca Photii*, codex 199), car, à ce moment, Jean Mosch paraît avoir quitté définitivement la Palestine. La première ou la seconde année du règne de Tibère II, 578 ou 579, marquerait donc la fin de ce séjour, tandis que le début en devrait être

nir de l'antique laure. C'est une gorge étroite, resserrée entre deux bandes de rochers gris, d'une hauteur variant entre 60 et 100 mètres, et qui courent parallèlement du couchant au levant. Une source limpide jaillit du roc et forme sur-le-champ un gros ruisseau, qui roule ses eaux pures à travers les pierres polies, les roseaux et les tamaris. Une cinquantaine de grottes, en partie naturelles, en partie creusées de main d'homme, se voient encore le long des roches, avec leur ouverture régulière, taillée en forme de porte et donnant sur la vallée. « On en voit à toutes les hauteurs. Quelques-unes sont inaccessibles : sans doute, le solitaire y arrivait par quelque corniche de rocher que le temps aura fait tomber. L'une des plus singulières parmi ces habitations se trouve sur la rive droite, à peu près en face de la source. Elle se compose de trois grandes pièces avec porte et fenêtres sur la vallée. » Elle est à trois ou quatre mètres du sol. On ne peut s'y introduire qu'en se hissant péniblement sur des pierres amoncelées et roulantes pour grimper à travers un trou rond, sorte de col d'entonnoir taillé dans la masse énorme du rocher. Je crois que cette grotte vaste et pittoresque nous représente la caverne des voleurs, où saint Chariton fut enfermé et qu'il convertit bientôt en église.

« Plusieurs belles citernes, en bon état de conservation, se voient au-dessous des cellules avec rigoles taillées dans le rocher pour y amener les eaux pluviales. Les moines qui les ont

fixé à l'année 568 ou 569. Par ailleurs, il n'est guère possible de remonter plus haut, car Grégoire, le futur patriarche, était encore higoumène de Pharan en 564 (*Pratum spirituale*, cap. 139), et Jean Mosch, qui parle de ce personnage à plusieurs reprises (*Op. cit.*, cap. 40, 139 et 140), ne témoigne jamais l'y avoir connu personnellement.

Le séjour de Jean Mosch est le dernier fait historique, qui nous ait été conservé sur cette laure. Celle-ci dut survivre à l'invasion perse de 614, car on ne s'expliquerait pas que le *Pré spirituel*, lancé dans le public en 620 au plus tôt, ne mentionnât pas sa destruction, si elle était alors un fait accompli. Le livre de Josué, xvm, 23, parle d'une bourgade du nom de *Farah* dans la tribu de Benjamin. Le Khirbet Tell el-Farah indique aujourd'hui la position de ce village. Le sommet de la colline est coupé en deux par une légère dépression centrale ; il est couvert de menus matériaux, vestiges d'habitations complètement rasées. En deux mots, Cyrille de Scythopolis indique la situation de ce misérable hameau : « C'est, dit-il, un village situé vers l'Orient, à dix stades de la laure de Pharan, et nommé lui aussi Pharan. Ce nom ne lui vient pas de la laure, c'est plutôt lui qui l'a donné à celle-ci » (*Vita s. Euthymii*, n° 151). Il serait impossible d'être plus concis et plus précis.

construites avaient-ils seulement en vue de s'épargner la peine ou la distraction de descendre de leur cellule à la source puiser l'eau nécessaire à leurs besoins? Nous croyons plutôt qu'ils ont voulu entretenir un peu de verdure autour de leurs cellules et réserver les eaux de la source à l'irrigation de petits jardins établis dans la partie inférieure de la vallée, où ils faisaient croître quelques herbes, quelques légumes destinés à varier un peu leurs maigres repas. Les restes d'un aqueduc, construit en belles pierres au-dessous de la source et se prolongeant au loin dans la vallée, suggèrent du moins cette conjecture.

« Le plus intéressant est l'*église* de la laure. Les Pères Blancs sont parvenus à la découvrir au cours d'un récent congé. Elle est au centre de la région des grottes, le long d'un petit chemin, aujourd'hui interrompu en plusieurs passages, qui suit à peu près la base des rochers de la rive droite. Les fouilles ont mis à nu jusqu'ici quelques assises de l'abside et des murailles en belles pierres, un pilastre en marbre blanc d'un singulier dessin, un pavé en marbre présentant un assemblage géométrique de carrés et d'hexagones allongés, les premiers noirs, les seconds blancs. Elle mesure, autant que nous avons pu nous en rendre compte, 13 mètres de long sur 6^m 50 de large. C'est incontestablement la *nouvelle église* de la laure construite par saint Chariton et consacrée par saint Macaire de Jérusalem. Plusieurs séminaristes travaillent avec ardeur à déblayer ses ruines, animés par l'espoir d'y retrouver le tombeau de saint Chariton et les restes d'autres vénérables solitaires.

« L'*ancienne église* ou chapelle, établie dans la caverne de voleurs où fut enfermé saint Chariton, n'a pas laissé de traces reconnaissables. On est tenté de la placer dans une belle grotte creusée en dôme, située cent pas plus haut sur le même sentier. Il nous paraît plus vraisemblable qu'elle a disparu par la chute des gros rochers amoncelés près de l'église nouvelle (1). »

(1) Cette description minutieuse des ruines de la laure est empruntée au P. Michel Jullien, S. J., *Une vallée des anciens solitaires de Palestine*; elle a paru dans les *Missions catholiques* et a été reproduite dans les *Échos de Notre-Dame de France*, t. IV (nov. 1896), p. 291-300; je puis en garantir la parfaite exactitude. Toutefois il me paraît préférable d'identifier l'ancienne église, bâtie par saint Chariton, avec la grotte dont j'ai parlé tout à l'heure. Quant au tombeau du saint, il est assurément possible qu'on en ait remué les restes dans les fouilles commencées à la nouvelle église, mais ce serait perdre son temps et sa peine que de vouloir y re-

*
* *

L'affluence nombreuse de disciples qui l'avaient suivi à Pharan, le bruit qui se faisait autour de son nom, ainsi que les mille soucis de sa charge, gênaient de plus en plus Chariton dans ses relations intimes avec Dieu; en conséquence, il confia la direction de sa laure au plus éprouvé de ses enfants et, libre désormais de toute sollicitude, se mit à la recherche d'un asile moins fréquenté. Il crut l'avoir trouvé aux approches de la vallée du Jourdain, non loin de Jéricho, sur les flancs d'une élévation assez raide, où s'étagaient toute une série de grottes naturelles ou creusées par la main des hommes, tout à fait propres à son plan de vie. Des miracles sans nombre, des bienfaits de toute nature manifestèrent bientôt aux habitants de Jéricho et des villages environnants la puissance surnaturelle de leur nouvel hôte et, sans tarder, des recrues vinrent se ranger sous l'obéissance du saint. Les grottes abondaient le long des parois de la montagne; peu à peu, chacune trouva son locataire et des divers étages montait nuit et jour vers le ciel la prière incessante des religieux. Il est probable qu'il faut interpréter de la sorte les expressions vagues du biographe, qui semblerait attribuer à saint Chariton la construction d'un monastère, ἔτερον οἰκοδομεῖ καὶ ὧδε τῶν ἀρετῶν εἰρητήριον (1). Le saint ne fit pas un séjour bien prolongé dans cette résidence, car nous le retrouverons tantôt à la recherche de cette solitude, qui se dérobe à son étreinte dès qu'il paraît la saisir.

L'hagiographe dessine ensuite rapidement l'histoire de cette laure nommée *Douca*, dont il nous retrace l'étymologie populaire. Après Chariton, il s'y établit sous la conduite de *saint Elpide* une florissante communauté. « Elpide aurait reçu le nom de δούξ (*dux*, chef d'armée), parce qu'il avait pris le commandement de la laure comme un dux, en la défendant contre les attaques des Juifs qui habitaient le village voisin de *Noéron*. »

trouver les restes mortels de Chariton. De bonne heure en effet, peut-être lors de la destruction de Pharan, le corps du fondateur fut transporté à la Vieille Laure et saint Théodore Studite l'y vénérât déjà vers l'année 817 (Migne, *P. G.* t. XCIX, col. 1169).

(1) *A. SS.*, t. VII sept., n° 11, p. 578.

Cette explication enfantine, résultant de nombreuses confusions, amène le sourire sur les lèvres et il est bien évident que l'écrivain a pris une fois encore le Pirée pour un homme. Il donne à saint Elpide en personne le nom déjà ancien de *Douca* que portait la montagne, quitte à l'expliquer par une de ces légendes naïves, dont les moines d'autrefois n'ont malheureusement pas gardé pour eux le secret.

Par bonheur, nous possédons le récit d'un témoin oculaire et nous pourrions avec ce document contrôler, et rectifier, au besoin, le dire de l'anonyme. Palladius, évêque d'Hélénopolis en Bithynie et ami fidèle de saint Jean Chrysostome, nous a laissé l'*Historia ad Lausum*, dans laquelle il nous raconte avec un style sans apprêt les vertus et les actions mémorables des pères du désert qu'il avait connus. Lui-même avait embrassé vers l'an 386 la vie monastique dans une laure qu'il appelle *Δουζᾶ*, erreur de copiste très facile à corriger en *Δουζᾶ*. En effet, il s'agit bien toujours du même monastère, situé aux environs de Jéricho « ἐν τοῖς κατὰ Ἱερικὸν σπηλαίοις ». Palladius rapporte qu'il avait connu un saint moine, nommé Elpide, originaire de la Cappadoce et qui se signalait par ses austérités entre tous les anachorètes de Douca. Il habitait une grotte sur le sommet de la montagne, à deux pas d'un gouffre béant, ne mangeait que le samedi et le dimanche et restait debout toute la nuit à chanter des psaumes. Un jour, durant la psalmodie, un scorpion le mordit au pied, sans que le saint manifestât par l'altération de ses traits ou le trouble de sa voix la douleur cuisante qu'il ressentait. Un autre jour, il plantait sur les bords du précipice un sarment desséché qui retrouvait en terre sa vieille sève et devenait une vigne considérable, au point de couvrir toute l'église de ses rameaux verdoyants.

Au retour de longues pérégrinations accomplies dans son pays natal et ailleurs, Palladius fut informé par les disciples de saint Elpide d'une dévotion de celui-ci, dont l'étrangeté nous surprend, même à une époque où l'on en rencontre de si bizarres. Debout dans sa cellule et le visage tourné vers l'Orient, le saint s'était imposé la mortification de ne jamais tourner les yeux vers l'Occident et de ne jamais regarder du côté du soleil à partir de midi, bien que l'astre du jour appliquât

d'aplomb ses rayons sur sa tête. Durant vingt-cinq ans, il persévéra dans ce genre de vie extraordinaire sans voir une seule fois le ciel de l'Occident et sans sortir de sa cellule. Cette vie de stylite-reclus s'accorde fort mal avec l'humeur guerrière que lui prêtait tout à l'heure le biographe de saint Chariton. Une chose vraie pourtant, c'est que les disciples accouraient en foule auprès de saint Elpide, qui « présidait à tous les exercices de dévotion, comme la reine des abeilles aux travaux de ses subordonnées ». Parmi eux, se distinguaient deux frères selon la chair, Enèse et Eustathe, ainsi qu'un esclave nommé Sisinnius, issu de la Cappadoce (1).

Le nom de *Saint-Elpide* resta depuis attaché à la laure conjointement avec celui de Douca et nous voyons dans le *Pré Spirituel* (2) un ermite du nom de Nicolas, qui avait sa cellule dans le torrent de Bethasimus, entre Saint-Elpide et le monastère des Étrangers aux alentours de Jéricho. Cependant la laure, privée de bonne heure de ses grands fondateurs, déclina sensiblement; vers la fin du v^e siècle, saint Sabas n'y rencontrait plus qu'un vieil anachorète, seul au milieu des ruines depuis 38 ans et qui semblait attendre sa venue pour mourir. Lors de la prise de Jérusalem par les Perses, 614, les grottes étaient complètement abandonnées; ermites et cénobites de Khoziba s'y réfugièrent à l'envi pour échapper à la brutalité des envahisseurs. Au viii^e siècle, saint Étienne le Thaumaturge habita quelque temps les cavernes de Douca. Il y vint une seconde fois avec des religieux d'autres monastères, parmi lesquels son futur biographe Léonce, afin d'y jeûner quarante jours en l'honneur de saint Sabas. Le carême terminé, saint Étienne monta jusqu'au sommet, afin de jouir de la vue et de l'entretien d'un anachorète fameux, qui avait établi en haut sa résidence (3).

(1) PALLADIUS, *Hist. laus.*, cap. civ à cx, Migne, *P. G.*, t. XXXIV, col. 1211 et seq. Saint Elpide est vénéré le 2 septembre. Une ville porte son nom en Italie, dans la Marche d'Ancone, près de Lorette. Dès l'année 1512, on y possédait son corps et ceux de ses compagnons (A. SS., t. I sept., p. 378 et seq.).

(2) Migne, *P. G.*, t. LXXXVII, cap. cliv, col. 3021.

(3) A. SS., t. III jul., n° 58, p. 527; n° 92, p. 540 et n° 139, p. 559. Le nom de Douca ou Doch est assez ancien; on le rencontre tout d'abord dans le premier livre des Machabées, cap. xvi, 11 à 18, comme désignant un petit fort, bâti par Ptolémée, fils d'Abob et gendre du grand prêtre Simon Machabée. C'est là que,

A peine la laure de Douca était-elle constituée et la discipline monastique s'y voyait-elle établie, que Chariton abandonnait sa grotte pour courir à la recherche d'un site plus retiré. Il s'enfonçait une journée entière dans les solitudes mornes du désert de Juda et remarquait à l'est de Thécoa, à 14 stades environ de cette localité (2 kilomètres et demi), une gorge désolée, entourée de montagnes abruptes et lui offrant un asile inviolable. Peine inutile! le bruit de sa renommée avait pénétré partout, le désert aride allait de nouveau se couvrir de fleurs. Les habitants de Thécoa furent ses premières conquêtes, la vallée inhospitalière retentit bientôt des louanges de Dieu. Une troisième laure était fondée. On lui donna le nom syriaque de *Souka* ou Chouka, qui signifie couvent, tandis qu'on l'appelait de préférence en grec la *Vieille Laure* : διὰ ταῦτα καὶ ἐτέραν ἐκείσε κατὰ σκευάζει λαύραν ὁ θαυμαστὸς οὗτος Χαρίτων, ἥνπερ ἔνιοι μὲν τῇ σύρξ γλώττῃ Σουκὴν ὀνομάζουσι, ἄλλοι δὲ κατὰ τὴν Ἑλλάδα φωνὴν Παλαιὰν Λαύραν ἀποκαλοῦσιν (1).

La longue carrière de Chariton touchait à sa fin; son corps, alourdi par les années et par les privations de toutes sortes, demandait à la terre un repos momentané et son âme une demeure de gloire au ciel. Laissant donc la direction de la laure à l'un de ses disciples, il se retira dans une grotte, surnommée *Crémaste* à cause de sa position abrupte et de son ouverture

après un festin trop copieux, tomba victime d'un odieux guet-apens. Simon, le dernier survivant des grands Machabées, février 135 avant J.-C. Peu de temps après, Jean Hyrcan, fils de la victime, venait assiéger le traître dans sa forteresse, afin de venger la mort de son père; mais une ruse de guerre permettait encore à Ptolémée d'éloigner ce redoutable péril (Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, viii, 1, et *De bello jud.*, I, 2, 3 seq.). On a voulu retrouver l'emplacement de ce fort et de cette laure, soit à l'*Aïn ed-Doug*, source située à 6 kilomètres environ au nord-ouest de la Jéricho moderne, soit sur le sommet du *Djebel Qarantal*, aux ruines dites *Tahounet el-Haoua*, moulin à vent, où se trouvent, en effet, les restes d'une grande construction qui pourrait représenter le château fort et d'une chapelle avec abside. Les flancs de la montagne sont percés de nombreuses cellules et il suffit d'une courte promenade pour constater un peu partout les vestiges d'une vaste laure. Voir Van Kasteren, *Doch* dans le *Dictionnaire de la Bible* de M. Vigouroux, t. II, col. 1454-1456, et *Doch* dans la *Revue biblique*, t. VI, 1897, p. 99-101.

(1) A. SS., t. VII sept., n° 12, p. 579.

très élevée. On n'y pouvait atteindre qu'avec une échelle, et de nos jours encore l'entrée s'étale béante à une vingtaine de mètres au-dessus du principal sentier. Pour se dérober encore plus complètement aux pieux empressements de ses disciples, le solitaire fit couler une source qui lui fournissait l'eau nécessaire (1); puis, comme il avait toujours présents à la mémoire les heureux jours passés à la laure de Pharan, il résolut de réserver à sa cellule primitive les derniers moments de son existence. Entouré des supérieurs des trois maisons religieuses qu'il avait fondées, il vint donc mourir à Pharan, plein de jours et de mérites, escorté de la foule de ses moines et des anges qui saluaient son arrivée parmi eux.

Ses restes mortels furent de bonne heure transportés à la *Vieille Laure* et, dès l'année 817, de son exil de Bonéta, l'illustre saint Théodore Studite manifestait à son higoumène le vif désir qu'il avait de vénérer le tombeau et les reliques de saint Chariton : « ἐβουλόμην... προσκυνῆσαι τὸ θεῖον ἔδαφος, ἕκαστα κατασκοπῆσαι, ποῦ ὁ ἅγιος τοῦ Θεοῦ ὁ φερωνύμως Χαρίτων πεπληρωμένος ἐνήθλησε μαρτυρικῶς τε ὁμοῦ καὶ ἀσκητικῶς, πῇ δὲ τὸ ἱερὸν αὐτοῦ σῶμα τεταμίευται ὁ ὄντως θησαυρὸς τῶν ἀρετῶν, ὁ τῆς ἐρήμου πολίτης καὶ τῆς οἰκουμένης λαμπτήρ... κτλ. (2). »

II. — DE SAINT CHARITON A LA MORT DE SAINT CYRIAQUE

Durant le v^e et le vi^e siècles, les grands noms d'Euthyme, de Gérasime, de Sabas et de Théodose rejettent dans l'ombre celui de Chariton; les laures et les couvents célèbres qui doivent à ceux-ci leur existence surpassent en illustration et en gloire la laure de Souka. C'est avec peine que nous réussirons à grouper trois ou quatre menus faits, qui attestent encore que cette maison religieuse n'est pas morte, en attendant que les vertus de saint Cyriaque fassent rejaillir sur elle un peu de renommée. Il s'agit tout d'abord d'une hôtellerie que possédait la laure de

(1) La source de la grotte de saint Chariton a été retrouvée de nos jours; par une transposition assez fréquente dans ces sortes de légendes, la source miraculeuse est vénérée aussi près de Konia, au monastère d'*Aq-Monastir*, dont nous avons parlé plus haut.

(2) Migne, *P. G.*, t. XCIX, lettre XVII, col. 1168.

Souka à Jérusalem, près de la tour de David, et qu'elle vendit au monastère de Saint-Euthyme, moyennant 200 pièces de monnaie. Ce contrat de vente, nous dit Cyrille de Scythopolis (1), fut passé vers la fin de la 8^e indiction, c'est-à-dire pendant l'été de l'année 485. Jusque-là, le couvent de Saint-Euthyme et celui de Saint-Théoctiste avaient possédé par indivis une hôtellerie commune dans la Ville Sainte, mais, à la suite d'une brouille qui survint entre ces deux monastères, l'hôtellerie resta en la possession définitive de Saint-Théoctiste, pendant que Saint-Euthyme, indemnisé de ses droits, se procurait la propriété de la laure de Souka.

Vers l'année 507, la Vieille Laure fut témoin d'un spectacle étrange, qui malheureusement n'est pas assez rare dans les annales de la vie religieuse en Palestine. Soixante moines révoltés contre saint Sabas venaient d'être contraints de sortir de la Grande Laure. Loin de s'exécuter de bonne grâce, ils tinrent à laisser avant leur départ de tristes souvenirs de leurs rancunes. Au moyen de tous les outils qui leur tombèrent sous la main, ils rasèrent la tour du saint, brisèrent les meubles et jetèrent le tout pêle-mêle dans le lit du Cédron; puis, après s'être approprié toutes les richesses qu'ils avaient pu découvrir, ils se présentèrent humblement à la porte de Souka. Repoussés par l'higoumène *Aquillin* qui ne daigna même pas leur offrir l'hospitalité, les rebelles poursuivirent leur course et allèrent, tout près de là, relever les cellules en ruines de l'ancien monastère de Romain et fonder la *Nouvelle Laure* de si triste mémoire (2).

A l'higoumène *Aquillin* succéda probablement le moine *Isidore*. Nous ne connaissons celui-ci que par une citation de Théodore de Pétra (3), le panégyriste de saint Théodose. Isidore assistait en simple religieux à la fameuse réunion du Saint-Sépulcre, dont les abbés orthodoxes prirent l'initiative en 513 contre les menées eutychiennes de l'empereur Anastase (4). De-

(1) *Vita s. Cyriaci* dans les *A. SS.*, t. VIII sept., n° 7, p. 149.

(2) *Vita s. Sabae*, n° 36, p. 271, et Fr. Diekamp, *Die origenistischen Streitigkeiten im sechsten Jahrhundert und das fünfte allgemeine Concil*, Münster i. W., 1899, p. 17 et 139.

(3) H. Usener, *Der heilige Theodosios. Schriften des Theodoros und Kyrillos*, Leipzig, 1890, p. 71 et 72.

(4) *Vita s. Sabae*, n° 56, p. 308, et Fr. Diekamp, *Op. cit.*, p. 21.

puis, il fut élevé à la dignité de supérieur de la Vieille Laure et il paraît avoir encore rempli cette fonction, le 11 janvier 530, lorsque Théodore de Pétra prononça son panégyrique (1). C'est, du moins, ce qui semble résulter de ses paroles : « οὐ πρόρρωθεν τούτων θεασαμένη Ἰσιδωρον τὸν θεωρίλεστατον, ὃς τῆς εὐαγοῦς τοῦ Σουκᾶ λαύρας ὕστερον ἐγεγόνει καθηγεμών (2) ».

Peu après, les querelles origénistes soulevaient de violentes tempêtes dans les couvents de Palestine. Nonnos et Léonce de Byzance, ouvertement soutenus par leurs anciens confrères, les évêques Domitien et Askidas, recrutaient des adhérents dans tous les monastères, déposant de force les supérieurs favorables à l'orthodoxie et les remplaçant par leurs créatures. Partout, il n'était question que de la préexistence des âmes, de la mitigation des peines éternelles et autres hardiesses théologiques attribuées au célèbre docteur d'Alexandrie. Isidore était mort et les origénistes mettaient tous leurs moyens en œuvre pour entamer la Vieille Laure et l'attirer, si possible, dans leurs intérêts. Ils y réussirent en partie et s'efforcèrent de lui imposer comme higouménès deux des leurs, *Pierre d'Alexandrie* et *Pierre de Grèce*, mais la communauté se révolta contre un pareil despotisme; par deux fois, elle expulsa les créatures des origénistes et choisit en fin de compte un moine de Saint-Sabas, dont l'orthodoxie était irréprochable (3). Le nouvel higouménès s'appelait *Cassien*. Originaire de Scythopolis, non loin du Jourdain, il avait d'abord mené la vie monastique à la laure de Saint-Sabas, et avait, en qualité de prêtre, représenté son couvent au concile de Constantinople de 536 (4). Quatre ans après, 540, il était appelé à diriger la Vieille Laure. Il resta huit ans, nous dit Cyrille de Scythopolis (5), dans cette charge et fut ensuite nommé higouménès de Saint-Sabas. On était alors au mois de septembre 547. Dix mois après, vers le 20 juillet 548,

(1) D'après M. Usener, *Op. cit.*, p. ix, ce panégyrique de Théodore fut prononcé le 11 janvier 530, pour le premier anniversaire de la mort de saint Théodose, mais il fut publié un peu plus tard, après l'année 536 et avant l'année 547.

(2) H. Usener, *Op. cit.*, p. 71.

(3) *Vita s. Cyriaci*, n° 14, p. 153.

(4) Mansi, VIII, 883.

(5) *Vita s. Sabae*, n° 88, p. 371. Pour la fixation des dates voir Fr. Diekamp, *Op. cit.*, p. 58 et 139.

Cassien passait à une vie meilleure (1). C'est pendant son supérieurat à la Vieille Laure, 540-517, qu'il avait fondé dans sa ville natale de Scythopolis le monastère de *Zoungas* (2), que nous ne connaissons pas autrement (3).

Il nous reste à parler maintenant d'un ermite de la Vieille Laure, qui se disait à juste titre le disciple et l'héritier d'Euthyme et de Gerasime et allait faire revivre à Souka les vertus de son fondateur. Né à Corinthe le 9 janvier 448, Cyriaque se rendait en Palestine au mois de septembre 465 et passait l'hiver au couvent d'Eustorge, près de Jérusalem. Son amour de la retraite le poussait au printemps de l'année suivante vers saint Euthyme, qui le revêtit de l'habit religieux, mais refusa, en raison de sa jeunesse, de l'admettre dans sa laure. Le jeune Cyriaque descendit ensuite au couvent de saint Gerasime et, neuf années durant, 466-475, il se plia sous sa direction à tous

(1) *Vita s. Sabae*, n° 88, p. 371, et Fr. Diekamp, *Op. et l. cit.*

(2) Fr. Diekamp, *Op. cit.*, p. 58. Cette fondation de Zoungas n'est pas mentionnée dans l'édition de la *Vita s. Sabae* faite par Cotelier, mais seulement dans les *Addimenta* du t. III de son ouvrage et dans la réédition qu'en a donnée M. Pomjalovskij, p. 513.

(3) Je cite en note un trait qui a eu lieu au iv^e siècle et qu'on attribue parfois, à tort certainement, à notre laure. Jean Cassien, dans sa *sixième Collation*, cap. 1, prend occasion du martyre de nombreux ermites de la Palestine, égorgés par les Sarrasins, pour nous donner une conférence spirituelle sur l'action de la Providence dans le monde : « In Palaestinae partibus juxta Thecae vicum, qui Amos prophetam meruit procreare, solitudo vastissima est usque ad Arabiam ac mare Mortuum, quo ingressa deficiunt fluentia Jordanis et cineres Sodomorum amplissima extensione porrecti. In hac summae vitae ac sanctitatis monachi diutissime commorantes repente sunt a discurrentibus Sarracenorum latronculis interempti. Quorum corpora, licet seiremus tam a Pontificibus regionis illius quam ab universa plebe Arabum tanta veneratione praerepta et inter reliquias martyrum condita, ut innumeri populi e duobus oppidis concurrentes gravissimum sibi certamen indixerint, etc. » — Les évêques, le peuple innombrable d'Arabes chrétiens et les deux cités que mentionne Cassien, ne peuvent évidemment pas désigner la région de Thécoa et de la Vieille Laure, région qui était déserte, sans ville et sans évêque. Il s'agit ici de la presqu'île sinaïtique et du désert au-dessous d'Hébron, où se trouvaient plusieurs villes, entre autres Arad et Elusa. Par suite, les martyrs dont parle Cassien n'appartenaient pas à la laure de Souka et le nom de Thécoa ne figure dans son texte que pour indiquer le point de départ du désert arabe. C'est dans ce sens qu'il faut corriger le Martyrologe romain, au 28 mai, et c'est ce qui explique pourquoi les livres liturgiques de Palestine gardent le silence sur ces martyrs, silence dont s'étonnent si fort les *Acta Sanctorum*, t. VI mai, p. 746. A propos de la *Vita s. Charitonis* dans les *A. SS.*, t. VII sept., note h, p. 582, les Bollandistes soutiennent encore que ces martyrs appartenaient à la Vieille Laure.

les travaux et à toutes les habitudes de l'ascèse. La mort de son maître et ami, 5 mars 175, l'ayant laissé orphelin, il retourna à la laure de saint Euthyme, mais les disputes à main armée qui s'élevèrent entre cette maison et celle de saint Théocliste le contraignirent dix ans après, août 485, à se retirer à la Vieille Laure. Il y mena pendant plus de 70 ans la vie la plus austère, entrecoupée de séjours plus ou moins prolongés au désert de Natoupha ou à l'ermitage de Sousakim, et même à la grotte de saint Chariton (1), toute voisine de la Vieille Laure. Lorsque les Origénistes menacèrent de faire triompher leurs idées, les religieux fidèles rappelèrent le vieillard de sa retraite de Sousakim et l'opposèrent pendant cinq ans, 542-547, comme une digue vivante aux flots toujours montants de l'hérésie. La mort du principal hérésiarque, Nonnos, février 547, lui ayant rendu quelque tranquillité, Cyriaque échangea une fois encore la grotte de saint Chariton pour l'ermitage de Sousakim, février 547-décembre 554. Au bout de huit années, les religieux le ramenaient encore à la grotte du fondateur, où il terminait le 29 septembre 556, à l'âge d'environ 109 ans, une vie consacrée tout entière au service de Dieu et de la religion (2).

(1) J'emprunte à un voyageur moderne la description de cette célèbre grotte dont j'ai déjà parlé : « En descendant le ravin, après avoir grimpé des parois vertigineuses et des rochers éboulés, on arrive difficilement à l'entrée basse et étroite de la célèbre grotte de *Moghar-Khareitoun*... Cette excavation est remarquable par son étendue, l'immensité de plusieurs de ses salles et la multiplicité des souterrains. La longueur de ce labyrinthe naturel est considérable; de tous les côtés se trouvent des culs-de-sac et des cavités intérieures dans lesquelles les guides ordinaires n'osent pas s'aventurer, retenus par une terreur superstitieuse ou par la crainte de s'égarer... Ainsi qu'il est facile de s'en assurer, lorsqu'on relève le plan de la caverne à la boussole, cette succession de cavités et de couloirs a été primitivement formée par les cassures des couches rocheuses qui ont eu lieu dans le sens de la direction de la vallée, puis toutes ces anfractuosités ont été agrandies et sculptées lentement par des eaux courantes dont on retrouve partout les traces sur les parois. On peut donc affirmer que ce labyrinthe n'est autre chose que l'ancien lit d'une rivière souterraine, qui, après avoir exécuté son travail d'érosion, venait tomber dans le ouady par l'ouverture actuelle de la grotte, en une magnifique cascade semblable à celle du Vaucluse. A l'intérieur, la chaleur est insupportable, la température dépasse 24 degrés. Dans certaines allées, des myriades de chauves-souris nous frôlent le visage de leurs ailes visqueuses. Ces animaux désagréables et répugnants sont suspendus à la voûte de ces immenses souterrains... » (Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, Paris, 1884, p. 338.)

(2) Le texte grec de la *Vie* de saint Cyriaque par Cyrille de Scythopolis, son contemporain, est publié dans les *A. SS.*, t. VIII sept., p. 148-158; il est assez

« Parmi les poèmes liturgiques édités par le cardinal Pitra, on en remarque un (1), qui a pour sujet la résurrection de Lazare par Jésus et a pour acrostiche : [ΙΙαί]ημα Κυριακῶ. Le *poème de Cyriaque* n'est pas inférieur aux meilleures productions de l'hymnographie grecque, constatation qui, jointe à l'obscurité qui enveloppe le nom du mélode, nous invite à chercher celui-ci au premier âge de la poésie liturgique. Observons, en outre, que nous ne connaissons aucune autre œuvre du mélode Cyriaque, et que le rythme dont il se sert n'a été imité qu'une seule fois par un seul des mélodes postérieurs. Ceci veut dire sans doute, sinon que Cyriaque a peu écrit, au moins qu'il a eu peu d'influence : il est permis de supposer que c'est parce que, vivant loin de Constantinople, il n'a pu rivaliser de vogue avec les hymnographes de la capitale.

« C'est pourtant le plus célèbre de ceux-ci, saint Romain, qui a fait à Cyriaque l'honneur de l'imiter. Dans le poème de Romain sur la trahison de Judas (2), le mélode n'a pas créé un rythme nouveau, il en a emprunté un tout fait à un mélode plus ancien, il a calqué l'εἰρηὴς d'un prédécesseur. Les premiers mots de cet εἰρηὴς montrent qu'il est tiré d'un cantique sur Lazare. La comparaison des strophes de Romain avec celles de Cyriaque montre que ce cantique sur Lazare n'est autre que celui de Cyriaque : le rythme est le même...

« Si l'on s'obstine à placer Romain sous Anastase I^{er}, 491-518, on peut renoncer à identifier Cyriaque. Mais si, comme je le crois définitivement prouvé, Romain vint à Constantinople sous Anastase II, 713-716, la question me paraît moins ardue... Le sujet et la manière dont le poème de Cyriaque est traité trahissent un mélode palestinien. La commémoration solennelle du miracle de Béthanie est d'origine hiérosolymitaine; nous la voyons attestée à Jérusalem dès la fin du iv^e siècle... Le *samedi de Lazare* est considéré comme jour baptismal dans l'Église grecque... Cette innovation a sa place dans l'Église de Jérusalem; avait-elle pénétré ailleurs avant le viii^e siècle? Ce n'est guère probable...

défectueux, au moins en tout ce qui regarde la chronologie. J'ai pris pour guide F. Diekamp, *Op. cit.*, p. 66.

(1) *Analecta sacra*, t. I^{er}, p. 284-288.

(2) *Analecta sacra*, t. I^{er}, p. 92.

« Ces prémisses posées, je n'hésite pas à identifier l'auteur de ce cantique avec saint Cyriaque l'anachorète, fêté par l'Église grecque le 29 septembre... Dans sa Vie très détaillée, écrite par Cyrille de Scythopolis, nous relevons un passage très important pour le sujet qui nous occupe. Cyriaque, étant diacre ou prêtre, a rempli pendant 31 ans, 498-529, à Saint-Chariton, la double charge de *χειμηλιάρχης* et de *κανονάρχης*. La première lui donnait le soin des vases sacrés, des reliques, du trésor de son couvent. Comme *canonarque*, il annonçait les exercices de sa communauté en frappant le fer ou le bois des *σήμαντρα*; mais surtout, selon l'étymologie du mot, il dirigeait le chant du *canon*, de l'office, en donnant le ton des morceaux à exécuter. Il était donc musicien. J'ajouterai musicien habile, puisqu'il conserva sa fonction trente et un ans. De ceci nous avons d'ailleurs un témoignage formel. Deux siècles après la mort de Cyriaque, dans le *canon* qu'il composait pour sa fête, saint Étienne le sabbaité le représentait « chantant harmonieusement dans les vigiles » : *εὐτόνως μελωδοῦντα ἄγρυπνίας ἀπαύστοις*. Les mots employés par Étienne ne peuvent être regardés comme une formule banale applicable à tous les moines morts en odeur de sainteté; car son *canon* est visiblement calqué sur la *Vie* écrite par Cyrille de Scythopolis et montre dans quel sens il faut entendre l'expression de *canonarque*. Saint Cyriaque a été un *mélode*; on peut en conclure qu'il a été aussi un *hymnographe*, car les premiers chantres de l'Église grecque, dont nous connaissons les œuvres d'une manière certaine, ont tous été à la fois des poètes et des musiciens. Ne négligeons pas d'observer encore que Cyriaque avait reçu une brillante éducation, et que sa science théologique lui permit de prendre part aux discussions contre les Origénistes. Enfin, la tradition (1) le met avec son maître saint Euthyme, avec saint Théodose, avec saint Sophrone, etc., au nombre de ceux qui ont modifié ou complété le *typikon* de saint Sabbas (2). »

Je viens de résumer l'article consacré par mon confrère, le R. P. Pétridès, au mélode Cyriaque; on peut lire tout le déve-

(1) M. Gédéon, Γνώσεις ἐκ τοῦ τυπικοῦ τῶν μονῶν τοῦ Γαλησίου ὄρους, p. 27; Papadopoulos-Kerameus, Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη, p. 152.

(2) S. Pétridès, *Les mélodes Cyriaque et Théophane le Sicilien*, dans les *Échos d'Orient*, t. IV (1901), p. 282-284.

loppement de son ingénieuse hypothèse et des preuves techniques qu'il a apportées dans la revue que je citais tout à l'heure. Je dois ajouter toutefois que ses conclusions n'ont pas été acceptées de tous les critiques, et en particulier de M. Krumbacher, qui a écrit toute une brochure (1) sur la dépendance réciproque des mélodes Cyriaque et saint Romain. Sans refuser absolument de voir dans le mélode Cyriaque le moine de la Vieille Laure, M. Krumbacher maintient pourtant l'existence de saint Romain sous Anastase I^{er}; il conclut aussi que Cyriaque et Romain sont indépendants l'un de l'autre et ont utilisé, en le modifiant chacun à sa manière, un poème antérieur d'un mélode inconnu. La conclusion était assez inattendue. Et, s'il est bien vrai que saint Romain vivait sous Anastase I^{er}, 491-518, et que le mélode Cyriaque doit s'identifier avec saint Cyriaque de Souka, 448-556, comme il est non moins vrai que les origines de la poésie religieuse byzantine remontent seulement à la seconde moitié du v^e siècle, je ne vois pas trop quel peut être ce mélode inconnu et comment il a pu être imité de son vivant et par saint Romain à Constantinople et par saint Cyriaque à la Vieille Laure. Mais ceci nous entraînerait hors de notre sujet, en nous lançant une fois de plus dans la fameuse controverse qui se livre depuis des années autour de saint Romain et qui est loin d'avoir amené tous les éclaircissements désirables. Disons seulement que si l'hypothèse du P. Pétridès n'est pas absolument évidente, celle de M. Krumbacher est encore moins de nature à entraîner un complet assentiment.

III. — DE SAINT CYRIAQUE A LA DESTRUCTION DE LA LAURE

Après la mort de saint Cyriaque, 29 septembre 556, l'obscurité se répand sur notre laure. Les historiens de Palestine disent généralement qu'elle fut démolie par les soldats de Chosroès avec les autres couvents du pays et rebâtie bientôt après, puisque ses religieux figuraient, paraît-il, dans le cortège triomphal

(1) *Romanos und Kyriakos*. Extrait des *Sitzungsberichten der philos. und der histor. Classe der Kgl. bayer. Akademie der Wissenschaften*, 1901, p. 693-766.

d'Héraclius vainqueur, lors de son entrée au Saint-Sépulcre. Les Bollandistes (1), à leur tour, veulent que les Arabes l'aient détruite, lors de l'invasion et de la conquête de la Palestine au VII^e siècle. Toutes ces hypothèses sont plus ou moins erronées et ne tiennent pas devant la précision des textes. En effet, Georges le Syncelle (2) qui avait séjourné longtemps en Palestine avant de devenir le syncelle du patriarche saint Taraise, 784-806, et de composer sa Chronographie, nous apprend lui-même qu'il avait souvent visité cette laure et qu'elle était de son temps l'objet de fréquents pèlerinages : ταύτης (Ῥαχὴλ) ἐγὼ τὴν λάρνακα τῆς γῆς ὑπερκειμένην πολλάκις ἐκείσε παροδεύων ἐπὶ Βηθλεὲμ καὶ τὴν παλαιὰν λεγομένην λαύραν τοῦ ὁσίου Χαρίτωνος εὐράχα (3). Dans le courant du VIII^e siècle, nous trouvons également plusieurs de ses religieux, qui se retiraient avec saint Étienne le thaumaturge dans les grottes de Douca pour y jeûner et y prier quarante jours en l'honneur de saint Sabas : ἡκολούθησά ποτε τούτῳ τῷ γέροντι ἐπὶ τὰ σπήλαια τοῦ Δουκά σὺν ἑτέροις τισὶ τῶν πατέρων... τῆς τοῦ Σουκά λαύρας (4). La date précise de ce voyage particulier n'est pas indiquée par Léonce, biographe de saint Étienne, mais comme celui-ci mourut le 2 avril 794 et que Léonce fut attaché à son service quelques années seulement avant sa mort, il ne sera pas téméraire de la placer vers la fin du VIII^e siècle.

C'est également à la fin du VIII^e siècle que remonte une catastrophe, qui fut le point de départ de toute une série de malheurs, cause prépondérante de l'affaiblissement graduel de notre monastère, en attendant sa complète disparition. Le 13 mars 796,

(1) Les Bollandistes laissent entendre à plusieurs reprises dans la *Vita s. Charitonis*, A. SS., t. VII sept., n^o 12 à 14, p. 570, que la laure de saint Chariton ne survécut pas aux invasions des Perses et des Arabes. Ils veulent même déduire de ce fait que cette *Vie* n'a pas été écrite par Syméon Métaphraste, mais par un moine de la Vieille Laure, au VI^e siècle, ce qui me paraît légèrement exagéré.

(2) H. Gelzer a résumé tout ce que nous connaissons de la vie de ce personnage (*Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie*, Leipzig, 1885, II^e partie, p. 176-184). La chronique de Georges le Syncelle va d'Adam à l'empereur Dioclétien; elle a été publiée par Gear dans la *Byzantine*, t. V, de l'édition de Venise en 1729, et n'a pas malheureusement été rééditée par Migne. Georges le Syncelle mourut en 810 ou 811 et ce fut son ami, saint Théophane le chronographe, qui mit en œuvre et, à l'aide de ses notes, compléta son travail.

(3) *Georgii syncelli Chronographia*, t. V de la *Byzantine*, p. 85, et H. Gelzer, *Op. cit.*, p. 179.

(4) *Vita s. Stephani sabaitae thaumaturgi* dans les A. SS., t. III jul., n^o 139, p. 559.

la laure de Saint-Sabas était envahie par une troupe de Bédouins, campés aux environs, et qui comptaient recueillir d'immenses richesses dans les cellules des religieux. Cette première attaque amena, avec le pillage de la laure, des mauvais traitements infligés aux moines qui eurent une trentaine de blessés. La semaine suivante, durant la nuit du samedi au dimanche, survinrent coup sur coup deux messages de la *Vieille Laure* et de Saint-Euthyme, qui présageaient de cruelles tortures pour la nuit même. Les moines, en effet, ne tardèrent pas à subir une nouvelle attaque. Ils succombèrent sous le nombre; vingt d'entre eux périrent étouffés dans les flammes ou martyrisés de diverses manières, 20 mars 796 (1). Ces martyrs appartenaient à la laure de Saint-Sabas et non à celle de Saint-Chariton, mais celle-ci ne fut guère plus épargnée que l'autre. Avant le premier assaut dirigé contre Mar-Saba, 13 mars 796, les Bédouins s'étaient réunis dans les environs de la Vieille Laure; ils l'avaient ensuite pillée, ne laissant absolument plus rien à la disposition des moines, mais exerçant par contre toutes sortes de cruautés à leur égard. Après quoi, ils établirent leur quartier général à Saint-Chariton, se préparant de là à dévaster les campagnes voisines et à prendre de force la laure de Saint-Sabas (2). C'est en ces termes très vagues que saint Étienne le Sabaïte nous a retracé tout ce qu'eurent à souffrir les moines de Souka durant cette période de troubles, sans nous informer pourtant si notre

(1) *Passio sanctorum viginti martyrum laurae S. Sabae* dans les *A. SS.*, t. III mart., p. 166-179. Le texte grec est imprimé à la fin du volume. L'année de ce martyre est très discutée. Étienne le mélode dit que l'invasion eut lieu l'année 6288 de la création du monde, l'année 788 de notre ère, la 5^e indiction. La 5^e indiction va du 1^{er} septembre 796 au 31 août 797 et l'année 6288 du monde pareillement. C'est donc le 20 mars 797 que les sabaïtes auraient été martyrisés, comme l'a noté le P. Papebroch, t. III mart., n° 6, p. 166; mais celui-ci a eu tort de faire correspondre le 20 mars 797 avec le jeudi de la semaine sainte, puisque Pâques tombait le 23 avril cette année-là. Le P. Jean Pien n'admet pas la chronologie de son confrère, il corrige la 5^e indiction en la 4^e et se prononce pour le 20 mars 796 (*A. SS.*, t. III jul., n° 17 et 18, p. 501). Pourquoi? Parce que Pâques tombait en 796 le 3 avril et que les sabaïtes périrent à la fin du carême (t. III mart., n° 21, p. 169), peu avant le vendredi saint (*Op. cit.*, n° 78, p. 177). Dès lors, la première attaque, signalée comme ayant eu lieu le 13 mars (n° 21, p. 169), se serait produite en effet, le 13 mars 796, un dimanche. Le massacre proprement dit serait arrivé le dimanche suivant, le 20 mars 796.

(2) *Passio sanctorum viginti martyrum*, n° 7, p. 3*; l'autre passage concernant la Vieille Laure se trouve au n° 28, p. 5*.

laure, comme celle de Saint-Sabas, eut la gloire de compter plusieurs martyrs. Ce silence de sa part n'a rien qui puisse nous surprendre. On sait, en effet, comment les moines, prodiges de détails sur tout ce qui touche à leur maison religieuse, glissent avec une rapidité surprenante sur ce qui serait de nature à faire rejaillir quelque éclat sur le monastère voisin, qui est presque toujours le monastère rival.

Parmi les moines de Saint-Sabas qui échappèrent mystérieusement aux violences des Sarrasins, se trouvait un diacre du nom de *Thomas*, médecin habile et praticien fort entendu, auquel les descendants d'Agar avaient voué une haine toute particulière. Après le départ des nomades, Thomas s'occupa des nombreux blessés et ne craignit pas de recourir aux amputations. Sauf un vieillard qui déclina l'offre de ses services, ce chirurgien expert réussit à conserver la vie à tous les blessés et l'on peut lire encore avec quel naïf étonnement son ami Étienne le Mélode nous a tracé le tableau de ses cures merveilleuses (1). Peu après, dans le courant de cette même année 796 très probablement, Thomas devenait higoumène de la Vieille Laure (2). Il ne semble pas avoir exercé longtemps cette charge. En effet, lorsque Léonce écrivait la biographie de saint Étienne le Thaumaturge, au début du ix^e siècle, Thomas était déjà patriarche de Jérusalem (3) et nous savons positivement qu'au mois d'août 807 il correspondait en cette qualité avec l'empereur Charlemagne (4). Vers 818 ou 819, Thomas occupait toujours la chaire patriarcale de Jérusalem (5).

(1) *Passio sanctorum viginti martyrum*, t. III mart., n° 24, p. 5^e; n° 46, p. 7^a et n° 63, p. 9^a. Voir aussi *Vita s. Stephani sabaitae thaumaturgi*, t. III jul., n° 136, p. 558.

(2) La *Passio sanctorum viginti martyrum* est un panégyrique, qui fut composé par saint Étienne le Mélode, à la prière de Basile, higoumène de Saint-Sabas, et prononcé sans doute dans l'église de la laure, en présence de tous les religieux, le 20 mars 797, pour l'anniversaire de ce glorieux martyr. Or, à ce moment, Thomas était déjà higoumène de la Vieille Laure (*Op. cit.*, n° 46, p. 7^a).

(3) *Vita s. Stephani sabaitae*, t. III jul., n° 136, p. 558.

(4) Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, col. 321 et 342. On peut lire sur l'affaire du *Filioque*, qui motiva cette intervention du patriarche Thomas auprès de Charlemagne et de saint Léon III, S. Vailhé : *Saint Michel le Syncelle et les deux frères Grapti, saint Théodore et saint Théophane*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. VI, 1901, p. 320-329.

(5) Sur la correspondance engagée entre le patriarche Thomas et saint Théo-

La mort du calife Haroun ar-Raschid, ami de Charlemagne et protecteur des chrétiens, fut suivie d'une guerre civile entre ses fils Mohammed et Abdallah qui se disputaient sa succession. Les ravages de cette lutte fratricide se firent particulièrement sentir en Palestine, qui fut le théâtre sanglant de plusieurs combats. Le récit abrégé de ces horreurs nous a été laissé par un contemporain, le chronographe Théophane. Celui-ci nous apprend qu'en l'année 809 Jérusalem fut saccagée, ainsi que les deux laures de *Saint-Chariton* et de *Saint-Sabas* et les deux monastères de *Saint-Euthyme* et de *Saint-Théodose* : ἐνθα δὲ καὶ αἱ κατὰ τὴν ἁγίαν Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν πόλιν ἐκκλησίαι ἡρήμωνται, τὰ τε μοναστήρια τῶν δύο μεγάλων λαυρῶν, τοῦ ἐν ἁγίοις Χαρίτωνος καὶ Κυριακοῦ, καὶ τοῦ ἁγίου Σάββα, καὶ τὰ λοιπὰ κοινόβια τῶν ἁγίων Εὐθυμίου καὶ Θεοδοσίου (1). Les désordres augmentèrent encore les années suivantes. En 812, les sanctuaires de la Résurrection et du Calvaire furent profanés, les laures de *Saint-Chariton* et de *Saint-Sabas* à moitié détruites, les monastères du désert et les diverses églises de Jérusalem complètement saccagés : ὁμοίως δὲ κατὰ τὴν ἔρημον διαδόηται λαῦραι τοῦ ἁγίου Χαρίτωνος καὶ τοῦ ἁγίου Σάββα, καὶ τὰ λοιπὰ μοναστήρια καὶ αἱ ἐκκλησίαι ἡρημώθησαν (2). Cette fois, il se commit tant de meurtres, de vols et d'impudicités, que les chrétiens, n'y tenant plus, se résolurent à placer la mer comme barrière entre eux et leurs envahisseurs. Les moines échappés au massacre s'enfuirent en Chypre et, de là, plusieurs gagnèrent Constantinople où l'empereur et le patriarche leur offrirent la plus cordiale hospitalité. Ces massacres sans cesse renouvelés et dans les mêmes monastères ne doivent pas trop nous surprendre; il était bien rare, en effet, que les religieux survivants se décidassent à quitter définitivement leurs cellules. Ils se cachaient durant la persécution et, la tourmente une fois passée, revenaient dans leur cher couvent rendre les derniers devoirs aux restes de leurs frères martyrs et continuer près de leurs tombes glorieuses leur vie de pénitence et de pardon. C'est ainsi qu'à la suite de cette destruction que l'on serait tenté de croire complète, la laure de *Saint-Chariton* re-

dore Studite, voir Migne, *P. G.*, t. XCIX, col. 1160 et S. Vailhé, *Op. cit.*, p. 326-329.

(1) Migne, *P. G.*, t. CVIII, col. 973 A.

(2) *P. G.*, t. CVIII, col. 1061 B.

naquit pour ainsi dire de ses cendres, puisque nous avons en 817 une excellente lettre de saint Théodore Studite, adressée à son supérieur et à ses moines (1).

Dans les premières années du ix^e siècle également, nous avons deux attestations officielles de l'existence de la Vieille Laure. C'est d'abord le *Commematorium de casis Dei vel monasteriis*, qui paraît remonter à l'année 808 et est le relevé très exact des églises, chapelles et couvents, qui s'élevaient alors en Palestine. « In parvo monasterio, quod *sanctus Chariton* construxit et ubi ipse sanctus ab uno milliario requiescit, abba nomine... » dit le texte qui malheureusement se trouve incomplet (2). Un peu plus tard, vers l'année 820, Épiphane l'hagiopolite assure que « au sud de Bethléem, sont les deux monastères de Saint-Sabas et de *Saint-Chariton* (3) ». Il nous faut alors franchir près de trois siècles, pour découvrir dans le pèlerinage de l'higoumène russe Daniel la description suivante de notre laure : « Au midi de Bethléem, se trouve le couvent de *Saint-Chariton*, sur le fleuve Étham ci-devant cité, non loin de la mer de Sodome, au milieu de montagnes pierreuses et dans un endroit désert. Il est terrible cet endroit et aride : l'eau y manquant absolument; une effrayante gorge rocailleuse est à ses pieds. Ce couvent était entouré de murailles et, au milieu de l'enceinte, s'élèvent deux églises dont la plus grande contient le tombeau de saint Chariton. Hors des murs se trouve une grande grotte sépulcrale, contenant des reliques des saints pères, qui y reposent au nombre de plus de sept cents; il y a, entre autres, les reliques de saint Cyriaque le Confesseur, dont le corps est parfaitement conservé, et des fils de Xénophon, Jean et Arcadius, qui exhalaient un merveilleux parfum. Nous saluâmes ce saint lieu et gravîmes la montagne qui est à

(1) Migne, *P. G.*, t. XCIX, col. 1168-1173. Cette longue lettre de saint Théodore Studite ne renferme rien de spécial touchant notre laure; elle fut écrite à l'occasion de l'iconoclasme pour mettre en garde les religieux et obtenir le secours de leurs prières.

(2) *Itinera hierosolymitana et descriptiones Terrae sanctae*, t. I, 2, p. 303.

(3) Migne, *P. G.*, t. CXX, col. 264. A la suite d'une série d'articles écrits de divers côtés, il a été prouvé qu'Épiphane l'hagiopolite vivait vers l'année 820 et devait se distinguer d'un autre Épiphane, auteur d'une Vie de la Sainte Vierge et qui, lui, vivait dans la seconde moitié du viii^e siècle. Jusque-là, on avait confondu ces deux écrivains. Sur cette question voir la *Geschichte der byzantinischen Literatur* ² de M. Krumbacher, p. 120.

une verste du couvent vers le sud (1). » A cette description de 1106 il convient d'ajouter le témoignage de Jean Phocas qui, en 1177, vit encore debout et habité le monastère de Saint-Chariton : καὶ τῆς λαύρας ἐκεῖθεν ὡσαὶ μίλια εἰς', τῆς τοῦ 'Ρουβᾶ ἐρήμου πλησίον ἐστὶν ἡ μονὴ τοῦ ἁγίου Χρίτωνος (2).

Je rejette en note (3) deux autres passages de pèlerins postérieurs, qui parlent de la Vieille Laure, alors qu'elle était détruite, et très probablement sans l'avoir vue. La sécurité des chemins était trop aléatoire, pour qu'ils se soient hasardés dans une région aussi mal famée. De même, on trouvera en note (4) quelques textes, qui se rapportent au monastère de Saint-Chariton à Jérusalem, monastère qu'il ne faut pas évidemment confondre avec le nôtre. Je ne saurais dire, même par conjecture, à quelle époque remonte ce couvent hiérosolymitain; mais il est possible que ce soit une procure de la Vieille Laure, un métokhion comme disent les Grecs, qui se sera peu à peu transformé en monastère, ou bien qu'il ait été construit pour remplacer la Vieille Laure, lorsque celle-ci devint inhabitable,

(1) *Vie et pèlerinage de Daniel, hégoumène russe*, dans les *Itinéraires russes en Orient*, traduits pour la Société de l'Orient latin, t. 1, I, p. 48.

(2) Migne, P. G., t. CXXXIII, col. 960. Dans l'ancien *Typikon* liturgique de l'Eglise de Jérusalem, qu'a publié M. Papadopoulos-Kerameus, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. II, p. 1 et seq., et qui paraît remonter au moins au XI^e siècle, il est fait mention, p. 147, des moines de Saint-Sabas, de *Saint-Chariton*, etc. pour un office au Saint-Sépulcre. Le couvent n'était pas encore détruit.

(3) Un anonyme, qui n'est pas antérieur au XV^e siècle, dit : « à 33 milles de Jérusalem, le saint monastère de Saint-Chariton » (*De locis sanctis*, dans Migne, P. G., t. CXXXIII, col. 984). Un *Proskynetarion* grec du premier tiers du XVII^e siècle, édité par M. Papadopoulos-Kerameus, *Pravosl. Pal. Sbornik*, 1900, 53^e fasc., p. 34, dit également que : « au midi de Saint-Sabas se trouve le monastère de Saint-Chariton; il contient un hagiaσμα (source miraculeuse), que Dieu lui accorda en raison de sa prière ».

(4) « Après par devers celle issue du Sépulcre par dehors, devers bise, est l'Eglise de *Saint Caristo*, et là aussi doit estre son cors » (*Les pelerinaiges por aler en Jherusalem* dans *Itinéraires à Jérusalem et Descriptions de la Terre Sainte*, rédigés en français aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, p. 91). « Et par cele issue dou Sépulcre irez à *Saint Carito* » (*Les saints pèlerinages*, *Op. cit.*, p. 104^b). « Après cele ychue dou Sépulcre por dehors vers boire, est l'eglise de *Saint Carito*, e là aussi est son cors » (*Les chemins et les pèlerinages de la Terre Sainte*, *Op. cit.*, p. 182 et 193). « E de costé la Sepulcre, ne mie molt loyns, est le Hospital seint Johan, e là deprès si est la esglise *Saint Caryout*, e de lees si est la *Latyne* » (*Pèlerinages et pardons de Acre*, *Op. cit.*, p. 230). « Quatorzième : le couvent du saint père Chariton le confesseur » (*Le pèlerinage de Basile Posniakov, 1558-1561*, dans les *Itinéraires russes en Orient*, p. 326).

par suite des tracasseries constantes des Bédouins. Ce couvent de Saint-Chariton se trouvait près du Saint-Sépulcre.

De nos jours, des ruines informes et de nombreuses grottes naturelles ou percées par la main des hommes dans les flancs de la montagne attestent seules la présence de la Vieille Laure. Si loin que le regard se porte, il n'embrasse qu'un horizon rocheux, imposant par sa sauvage grandeur, et des collines nues, calcinées, où les ravins profonds creusent des gerçures irrégulières. En bas, le ouady sans eau découvre ses rocaillies polies, tandis que les oiseaux de proie qui tourbillonnent dans l'air à la poursuite des chauves-souris jettent des notes stridentes aux échos de la vallée. Rarement, un pareil silence a favorisé davantage le recueillement. On s'éprend à la longue d'une admiration réelle pour la vie si rude de ces moines, qui n'avaient qu'à jeter les yeux sur cette nature stérile et grillée pour avoir une image vivante de l'enfer (1).

II. — SAINT JEAN LE PALÉOLAURITE

I. — VIE DE SAINT JEAN LE PALÉOLAURITE

Ce que nous connaissions jusqu'ici de Jean le *Paléolaurite* (2), autrement dit Jean, moine de la Vieille Laure, se réduit à de brèves notices dans les *Ménées* et les *Synaxaires*, parfois même à la simple mention de son nom. A l'aide de ces maigres ressources, les Bollandistes rédigèrent pour lui, sous la date du 19 avril (3), une petite biographie qui était jusqu'à nos jours fort suffisante. Ils débrouillèrent même avec beaucoup de flair une confusion très regrettable entre saint Jean le Paléolaurite et saint Jean, disciple de saint Grégoire le Décapolite, confusion qui s'est glissée dans nombre de livres litur-

(1) J'avais déjà dans le *Bessarione*, t. III (1897), p. 50 seq., esquissé l'histoire de ce monastère, mais ceux qui auront lu les deux études trouveront sans doute que celle-ci ne fait pas double emploi avec la précédente.

(2) Le mot de *paléolaurite* se trouve encore dans la *Passio sanctorum viginti martyrum*, dans les *A. SS.*, t. III mart., n° 31, p. 5°.

(3) *A. SS.*, t. II april., p. 622.

giques grecs et qui, hélas ! est parfois encore reproduite de nos jours (1). S'ils se méprirent, ainsi que cela me paraît évident, sur l'époque à laquelle notre saint aurait vécu, c'est en s'appuyant sur des raisons assez plausibles et parce qu'ils manquaient, en somme, de bons éléments d'information. Ce n'est donc pas pour les trouver en défaut que je reprends l'étude de cette question, mais plutôt pour confirmer leurs conclusions et, avec les nouveaux documents qui sont édités aujourd'hui pour la première fois, pour jeter un peu plus de lumière sur quelques points, qui sont loin d'être encore tout à fait clairs.

Jean dit le Paléolaurite est fêté dans les calendriers liturgiques grecs et slaves, sous les dates du 18 avril (2), du 19 (3), du 20 (4), du 21 du même mois (5), du 4 mai (6), du 26 (7) et du 27 juillet (8). Il est très possible que quelques-unes de ces dates, surtout celles du 18 et du 19 avril (9), proviennent de la confusion que j'ai signalée entre notre saint et saint Jean, le disciple de saint Grégoire le Décapolite. Sans discuter la date qui revient de préférence au culte de notre saint, je constate seulement que celles du 20 avril et du 26 juillet paraissent le mieux établies.

(1) Le P. Delehaye, S. I., paraît avoir commis encore cette méprise, *Synaxarium ecclesiae constantinopolitanae*, Bruxelles, 1902, col. 1028.

(2) Martinov, S. I., *Annus ecclesiasticus graeco-slavus*, p. 111; H. Delehaye, *Op. cit.*, codex *N* (XI^e siècle), col. 612³⁹; *Ménologe de Basile*, Migne, P. G., t. CXVII, col. 409 seq.; *Synaxariste* de Nicodème, t. II, p. 270; *Ménées* de Venise, 1880, p. 63; *Grand Synaxariste* de C. Doukakès, Athènes, 1895, avril, p. 205.

(3) Martinov, *Op. cit.*, p. 111; H. Delehaye, *Op. cit.*, codex de Sirmond (XII-XIII^e siècle), col. 615 et codex *D* (XII^e siècle), col. 613; Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. II, p. 130, codex 72 de Saint-Sabas (XII^e siècle).

(4) Martinov, *Op. cit.*, p. 112; Delehaye, *Op. cit.*, codex *Ra* (XII^e siècle), col. 618⁴⁰; *Synaxariste* de Nicodème, t. II, p. 278; *Ménées* de Venise, 1895, p. 73; *Grand Synaxariste* de Doukakès, avril, p. 283 seq.

(5) Martinov, *Op. cit.*, p. 113.

(6) Martinov, *Op. cit.*, p. 122; H. Delehaye, *Op. cit.*, col. 660³⁹, d'après les *Ménées* de Venise de 1588.

(7) Martinov, *Op. cit.*, p. 186; Delehaye, *Op. cit.*, codex de Sirmond, col. 843 seq.; Papadopoulos-Kerameus, *Op. cit.*, t. II, p. 129, codex 71 de Saint-Sabas (XI^e siècle).

(8) H. Delehaye, *Op. cit.*, codex *Bb* (XI^e siècle), col. 852³⁴.

(9) Saint Jean, le disciple du Décapolite, est, en effet, vénéré le 11 avril tout seul, puis le 18 et le 19 avril, en compagnie de saint Jean le Paléolaurite. Martinov, *Op. cit.*, p. 107, 111 et 112; H. Delehaye, *Op. cit.*, col. 613 et 615. C'est surtout à la date du 18 et du 19 avril que l'on trouve la confusion dans les notices des *Ménées* ou des *Synaxaires*.

On peut diviser les notices des Ménées et des Synaxaires en trois catégories : 1° celles qui se bornent à la simple mention du nom ; 2° celles qui donnent quelques détails sur Jean le Paléolaurite, sans le confondre avec le disciple de saint Grégoire le Décapolite ; 3° enfin, celles qui donnent les mêmes détails sur lui, mais en le confondant avec l'autre saint Jean.

1° Dans la première catégorie rentrent tous les Synaxaires cités par le P. Martinov (1) et quelques autres édités par le P. Delehaye (2). Ils disent ordinairement de notre saint « Jean » tout court, ou « Jean le Paléolaurite », ou bien « Jean le Prêtre », ou encore « Jean prêtre le Paléolaurite ». La seule chose intéressante que nous ayons à retenir de ces diverses citations, c'est que *saint Jean le Paléolaurite était revêtu de la dignité sacerdotale*.

2° La seconde catégorie comprend une notice qui se trouve reproduite, à quelques mots près, dans le codex de Sirmond, sous la date du 26 juillet (3), dans le codex D, du XII^e siècle, sous la date du 19 avril (4), dans les *Ménées*, le *Synaxariste* de Nicodème, le *Grand Synaxariste* de Doukakès, etc., sous la date du 20 avril (5). Pour en donner un exemple, je cite la notice qui se lit dans le Synaxaire dit de Sirmond :

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ (= 26 juillet) μνήμη τοῦ ἑοῦ πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου πρεσβυτέρου τοῦ Παλαιολαυρίτου.

Οὗτος ἐξ ἀπαλῶν ὀνύχων θείῳ πάθῳ τρωθεὶς τῷ θεῷ προσεκολλήθη καὶ καταλιπὼν τρυφὴν καὶ περιφάνειαν βίου καὶ ἀποξενωθείς πατρίδος καὶ τῶν οἰκείων, καὶ τὸν σταυρὸν ἀράμενος, ἦλθεν εἰς χώραν ξένην καὶ ἄγνωστον, διὰ τὸν ξενιτεύσαντα Κύριον καὶ ἐπὶ ξένης τεχθέντα καὶ καταλαβὼν τοὺς σεβασμίους τόπους, ἐν τῇ τοῦ μακαρίου Χαρίτωνος ἐπιδημεί μάνδρᾳ, κάκεισε πρὸς τοὺς ἀγῶνας ἀποδυσάμενος καὶ καλῶς τελέσας πᾶσαν ἰδέαν ἀρετῆς, τῶν τῆδε μετέστη.

En dehors de la dignité sacerdotale de Jean qui est encore

(1) *Op. et l. cit.*

(2) *Op. cit.*, col. 612, 613, 618, 652 et 660.

(3) H. Delehaye, *Op. cit.*, col. 843 seq.

(4) H. Delehaye, *Op. cit.*, col. 613.

(5) On trouvera les citations de ces trois ouvrages aux passages que j'ai indiqués précédemment. Dans l'édition du *Μηναῖον* qu'a publiée l'archimandrite Jean Martinou à Athènes, p. 82, la notice est précédée de ces deux vers iambiques :

Νέον τε κέρδος τὸν Παλαιολαυρίτην
Ἰωάννην χαίρουσιν εὐρόντες νόες.

mentionnée, nous apprenons seulement par cette notice que Jean se mit au service de Dieu dès sa plus tendre enfance, qu'il visita les sanctuaires de Palestine et que, à l'exemple du Christ qui s'était fait étranger pour nous, il se fixa dans une terre étrangère, à la laure de Saint-Chariton, où il mourut dans la pratique des plus hautes vertus. L'insistance particulière qu'apportent les livres liturgiques à louer saint Jean de s'être fait étranger pour le Christ — éloge que nous verrons revenir tout à l'heure — me donnerait à penser que le saint venait d'une contrée assez lointaine, probablement de l'Occident latin.

C'est également dans la seconde catégorie qu'il convient de ranger les divers morceaux poétiques qui sont édités sur notre saint. A vrai dire, ces deux ou trois pièces ne contiennent pas beaucoup de renseignements nouveaux et, une fois de plus, il est à craindre que les historiens en quête d'inédit refusent de se réconcilier avec ce genre de littérature. Néanmoins, on peut en extraire quelques données biographiques, échappées par mégarde à la plume du poète et qui éclaireront la physionomie de notre personnage. Tout d'abord, il est certain que Jean était prêtre. Les stichères du second *kathisma* l'affirment en termes assez clairs :

ἐν ἡσυχίᾳ τὸν βίον διανύσας
ἠξίωσαι τῆς σεπτῆς ἱερωργίας
γεγονώς ἄξιός θύτης.....

et le fait se trouve confirmé dans la première et la cinquième odes du canon. Il est non moins certain que Jean était étranger à la Palestine, et à l'empire byzantin selon toute probabilité. Cette pensée revient à plusieurs reprises dans les vers des *kathisma* ; l'acrostiche du canon

Ἐπὶ ξένης θανόντα σε χροῶ, πάτερ,

le déclare formellement et l'éloge de ce renoncement et de cet exil volontaire de Jean se présente si souvent dans les strophes du canon, que je juge inutile d'insister davantage. Au lecteur de se convaincre. Il semble aussi très vraisemblable que Jean a vécu à une époque de luttes religieuses et que sa science théologique a trouvé là une magnifique occasion de se déployer contre l'hérésie :

αίρέσεως τὴν λύμην
ἔφυγες πᾶσαν,

lisons-nous dans les stichères du premier kathisma, et cette pensée revient sous une forme ou sous une autre dans plusieurs odes du canon :

- 5^e ode : σφία καὶ δόγμασιν
διέπρεψας, θεοφάντορ,
ιερεὺς χρηματίσας.....
- 7^e ode : πάντα
πειρασμὸν αἵρέσεων ἐκφυγεῖν
ἠδυνήθης.....
- 8^e ode : θείας γνώσεως ἔργانون
καὶ δογμάτων γνησιότητος.

Enfin, il est non moins vraisemblable que Jean a été *mélode* et qu'il a composé des poésies religieuses. A l'appui de cette supposition, on peut apporter ces vers de la 8^e ode du canon :

μελωδίας ἀκραιφνοῦς
λύρα γεγένησαι.

On peut aussi apporter un fait que mon confrère, le P. Pétridès, a parfaitement mis en relief. Le canon de saint Chariton, fondateur de la Vieille Laure, est attribué dans quelques manuscrits à *Jean le Moine*; de même, d'autres poésies en l'honneur du même saint. Ne pourrait-il se faire que ce Jean le Moine fût le même que saint Jean le Paléolaurite? Les religieux d'un monastère avaient, nous le savons, l'habitude de consacrer leurs talents poétiques à chanter la mémoire des hommes qui s'étaient sanctifiés avant eux dans le même couvent. Si cette hypothèse trouvait quelque crédit, nous serions du coup fixés sur l'époque à laquelle a vécu saint Jean le Paléolaurite. En effet, le canon de saint Jean le Paléolaurite a pour auteur saint Théophane Graptos, mort en 845; ce qui nous force par conséquent à reporter la mort du Paléolaurite avant cette date. D'autre part, le canon que Jean le Paléolaurite aurait composé sur saint Chariton est nécessairement postérieur à la première

moitié du VIII^e siècle, puisque saint André de Crète, l'inventeur des canons, n'est mort qu'en 740 et que l'*εἰρημὸς* est emprunté à saint Jean Damascène, encore plus récent. Saint Jean le Paléolaurite aurait donc vécu dans la seconde moitié du VIII^e siècle ou dans la première moitié du IX^e; ce qui n'a rien de bien étonnant. Ainsi s'expliquerait la participation que le mélode lui prête aux querelles théologiques de son temps et qui ne peuvent être que les luttes iconoclastes. Sans doute, les Bollandistes ne veulent pas d'une date aussi tardive, lorsqu'ils écrivent : « S. Josephus..., intellecto obitu S. Gregorii, adjunxit se S. Joanni eique convixit usque ad hujus mortem Constantinopoli, quam circa annum DCCCL contigisse possumus conjectare. Contra alter Joannes decessit in Palaestina et eremo sanctæ civitatis, in laura S. Charitonis; forsan aliquot seculis citius, cum Palaestina necdum a Saracenis devastaretur, multo minus seculo Christi nono, quando pleraque monasteria ibidem erant destructa (1) », et encore : « Tempus quo vixit (S. Joannes) et in Laura Veteri mortem obiit, nusquam exprimitur. Potuit id contigisse adhuc quarto seculo, post lauram illam constructam, aut certe sequentibus Christi seculis potius quam nono, quo S. Gregorius Decapolita ejusque discipulus S. Joannes vixerint : tunc enim monasteria Palaestinæ fere desolata et a Saracenis destructa jacebant (2) », mais tout ce que nous avons dit plus haut de notre monastère vient démentir de pareilles informations.

3^e Arrivons maintenant à la troisième catégorie de documents, c'est-à-dire à ceux qui confondent saint Jean le Paléolaurite avec saint Jean, disciple de saint Grégoire le Décapolite. Ils se trouvent dans le Ménologe dit de Basile, dans les Ménées et dans les Synaxaires, comme celui de Sirmond et celui de Nicodème l'Hagiorite, sous la date du 18 ou du 19 avril. Dans ces divers ouvrages, à deux ou trois mots près, la notice est identiquement la même. Chose bien plus étonnante, elle est identique, et pour la pensée et pour les expressions, à celle qui est consacrée à saint Jean le Paléolaurite, sous la date du 20 avril ou du 26 juillet, ainsi qu'on en jugera par cette reproduction du Synaxaire dit de Sirmond (19 avril, col. 615) :

(1) *De sancto Joanne, discipulo S. Gregorii Decapolitæ* dans les *A. SS.*, t. II avril., p. 580.

(2) *De S. Joanne Palaeolaurita* dans les *A. SS.*, t. II avril., p. 623.

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ὁσίου Ἰωάννου μαθητοῦ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου τοῦ Δεκαπολίτου.

Οὗτος ἐξ ἀπαλῶν ἐνύχων τὸν Χριστὸν ἀγαπήσας ἀπῆλθε πρὸς τὸν μέγαν Γρηγόριον τὸν Δεκαπολίτην· καὶ γενόμενος ὑπ' ἐκείνου μοναχός, τοῦ λοιποῦ συνῆν αὐτῷ, ἀγωνιζόμενος ἐν πᾶσι καὶ τὸν Θεὸν θεραπεύων. Οὕτω δὲ γέγονεν εἰς ὑπακοὴν περιδόητος καὶ εἰς ὑποταγὴν πειθήνιος καὶ ἐτοιμότητος θεραπευτής, ὡς καὶ τὸν μέγαν Γρηγόριον ἐπ' αὐτῷ χαίρειν καὶ τὸν Θεὸν δοξάζειν. Μετὰ δὲ τὴν τελείωσιν τοῦ ἁγίου Γρηγορίου, ἀπῆλθεν εἰς ξένην χώραν ἄγνωστον διὰ τὸν ξενιτεύσαντα Κύριον καὶ ἐπὶ ξένης τευχθέντα, καὶ ἡγωνίζετο· εἶτα καταλαβὼν τοὺς ἁγίους τόπους ἀπῆλθεν εἰς τὴν τοῦ ἁγίου Χαρίτωνος λαύραν, καὶ ἐπέδωκεν ἑαυτὸν εἰς πλείους ἀγῶνας τῶν ἀρετῶν· καὶ οὕτως ἐν εἰρήνῃ ἀνεπαύσατο.

La seule différence qu'on constate entre cette notice et la précédente, c'est que, avant de se rendre en Palestine et de s'enfermer à la laure de Saint-Chariton, saint Jean avait été disciple de saint Grégoire le Décapolite. D'où vient cette erreur? Je ne me charge pas de le dire, je constate seulement qu'elle est très ancienne, et que, selon toute vraisemblance, elle provient de ce que ces deux saints portaient le même nom et étaient autrefois fêtés le même jour.

Il suffit de comparer ce que nous possédons d'authentique sur ces deux saints pour que nous ne les confondions pas. D'après les Synaxaires, saint Jean le Paléolaurite renonce au monde dès sa jeunesse, quitte sa patrie, visite les Lieux Saints et s'enferme à la laure de Saint-Chariton, où il meurt dans l'exercice des vertus monastiques. Rien de semblable ne se produit pour saint Jean, le disciple du Décapolite, qui accompagne son maître Grégoire à Constantinople, le sert, lui survit quelques années pour être, après sa mort, enseveli avec lui dans le monastère bâti par saint Joseph l'Hymnographe. La Vie de saint Joseph, écrite par son disciple Théophane et publiée tout récemment par M. Papadopoulos-Kerameus (1), ne laisse aucun doute à ce sujet : « ὁ μέγας Γρηγόριος..... προσκαρτερεῖ μὲν τῷ τόπῳ τῆς αὐτῆς φιλοσόφου παλαιστρας ἐγκλειστέμενος ἐχόμενος καὶ συμμεριστὴν τῶν πόνων Ἰωάννην ἔχων τὸν τοῦ θεοῦ Γρηγορίου μαθητὴν τε καὶ μιμητὴν. Ἀπανίσταται δὲ μετὰ χρόνους συχνοὺς τῶν ἐκείθεν καὶ τῷ τοῦ

(1) *Monumenta graeca et latina ad historiam Photii patriarchae pertinentia*, Saint-Petersbourg, 1901, II. in-8°, viii-24 pages. Notre citation y occupe les numéros 8 et 9, p. 7 et 8, de la *Vie* de saint Joseph.

μεγάλου Ἰωάννου σηκῶ, ὃ τῶν λόγων ἡ χάρις καὶ χάσις Χρυσόστομον ἐπωνυμίαν παρέσχετο, τῇ καθ' ἡμᾶς γειτνιῶντι μονῇ, τοῦ μακαρίτου Ἰωάννου πρὸς Θεὸν ἐκδημήσαντος, ἐμριλογωρεῖ ἐπὶ ἔτη πέντε. Ἦδη δὲ πλειόνων μοναζόντων τῷ τιμίῳ καὶ ἱερωτάτῳ Ἰωσήφ συρρέουσάντων διὰ τὴν καλλίστην καὶ ἐνάρετον αὐτοῦ βιοτήν, καὶ συνεῖναι τῷ τόπῳ μὴ δυναμένων, τὸ καθ' ἡμᾶς τῆς ἀρετῆς ἐν χώρῳ ἐρήμῳ τότε ὄντι καθιδρύσατο φροντιστήριον· ἐν ᾧ τὸ τοῦ μεγάλου Γρηγορίου ὡς θησαυρὸν ἄσυλον μετατίθησι λείψανον, καὶ δὴ καὶ Ἰωάννου τοῦ ἀξιολαοῦ ὑπὸ τῷ ἐπιπροσθεν ἐδάφει τῆς τοῦ ὁσίου Γρηγορίου θήκης ἐγκατακρύπτει τὸ σκήνος...

Et la *Vie* du même saint Joseph par Jean, diacre et orateur de la Grande Église, donnait déjà à peu près les mêmes renseignements (1). Il n'y a rien non plus dans la *Vie* de saint Grégoire le Décapolite, dans laquelle il est question de son disciple Jean (2), qui nous autorise à le faire voyager en Palestine et mourir à Saint-Chariton. Enfin, la chronologie nous oblige à le distinguer. Saint Jean le Paléolaurite, avons-nous dit, mourut certainement avant saint Théophane Graptos qui a composé son office. Or, ce dernier mourut au mois d'octobre 845. La mort du Paléolaurite arrivée en Palestine, alors que saint Théophane était à Constantinople ou à Nicée depuis l'année 813, doit en conséquence se placer au plus tard dans les premières années du ix^e siècle. A ce moment, saint Jean, disciple du Décapolite, était loin encore de penser à quitter cette terre. En effet, d'après la *Vie* presque contemporaine de saint Joseph l'Hymnographe (3), saint Grégoire le Décapolite mourut à peu près en même temps que l'empereur Théophile, † janvier 842, c'est-à-dire dans le courant de l'année 842. Son disciple Jean lui survécut : μετὰ χρόνους συχνούς, dit le passage de la *Vie* apporté plus haut, et quelle que soit la longueur de ce temps-là, elle nous reporte certainement au delà de l'année 845. On ne saurait donc à l'avenir confondre pour aucun motif ces deux saints, qui ont droit tous les deux à un culte distinct.

S. V.

(1) A. SS., t. I avril., n° 24, p. xxxii. Cette *Vie* dépend de celle de Théophane, ainsi que l'auteur le dit, du reste, explicitement.

(2) Th. Ioannou, *Μνημεῖα ἀγιολογικά*, Venise, 1884, n° 24, p. 154.

(3) Papadopoulos-Kerameus, *Op. et l. cit.*

II. — OFFICE INÉDIT DE SAINT JEAN LE PALÉOLAURITE

L'ἄκλουθια inédite de saint Jean le Paléolaurite, dont on trouvera le texte ci-après, est extraite de deux manuscrits appartenant autrefois au monastère de Saint-Sabbas et conservés aujourd'hui à la bibliothèque du patriarchat grec de Jérusalem. Le premier, cod. Sab. 71, qui semble être du ^x^e siècle, contient le μηναῖον de juin, de juillet et d'août : c'est lui que je désigne par A. Le second, cod. Sab. 72, du ^{xii}^e siècle, contient le μηναῖον d'avril, mai, juin et juillet; je le désigne par B (1).

Les deux manuscrits sont indépendants l'un de l'autre : A indique Jean comme fêté le 20 juillet, B le place au 19 avril (2). Tous deux contiennent un κάθισμα, trois στιχηρά et un κανών; mais les quatre premières pièces sont absolument différentes dans les deux recueils; seul, le canon est le même de part et d'autre. Cependant A y a omis par erreur le 4^e tropaire de la 1^{re} ode; le 2^e tropaire de la 6^e ode diffère d'un codex à l'autre; le texte de B est ici d'une littérature moins banale.

B attribue le canon à Théophane, saint Théophane Graptos, le célèbre hymnographe hiérosolymitain, † 845 (3). Le kathisma et les stichères de A sont sans doute aussi de lui; ceux de B peuvent être l'œuvre du correcteur qui a modifié plusieurs passages du canon.

Ce canon est du 4^e ton, sur l'acrostiche : Ἐπὶ ξένης θανόντα σε χροτῶ, πάτερ; il n'a jamais eu de deuxième ode. Tous les εἱρμοὶ sont empruntés au canon de saint Jean Damascène : Θαλάσσης τὸ ἐρυθραῖον πέλαγος (4), sauf l'εἶρμος de la 4^e ode : Δι' ἀγάπηςιν, οἰκτίρμων. Chose plus curieuse, le théotokion de la 3^e ode est copié mot pour mot du canon type.

Si maintenant nous examinons le canon de l'office de saint

(1) On peut voir la description de ces deux manuscrits dans A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. II, Pétersbourg, 1894, p. 128, 131.

(2) M. A. P.-Kerameus, *ibid.*, p. 130, indique le 17 avril, ce qui paraît être une coquille.

(3) Sur ce saint, cf. S. Vailhé, *Saint Michel le syncelle et les deux frères Grapti, saint Théodore et saint Théophane* dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. VI, p. 313 seq., 610 seq.

(4) *Παρακλητική*, édit. Venise, 1897, p. 167.

Chariton au 28 septembre, nous voyons que ce canon présente la même structure que notre canon à saint Jean le Paléolaurite (1). Il n'a pas d'acrostiche cependant. Mais ses εἴρηαι sont empruntés au canon damascénien : Θαλάσσης τὸ ἐρυθραῖον, à l'exception de l'εἶρηαι de la 4^e ode qui est : Δι' ἀγάπην, οἰκτίρμον; et en outre, par une coïncidence qui ne saurait plus être l'effet du hasard, le théotokion de la 3^e ode reproduit à une syllabe près le théotokion correspondant du canon primitif.

Il appert de là que Théophane, dans son canon pour saint Jean le Paléolaurite, a imité le canon de saint Chariton, le fondateur et le patron de la Vieille Laure. Or à ce dernier canon la tradition donne pour auteur Théophane ou Jean le Moine : Ποίημα Θεοφάνους, οἱ δὲ, Ἰωάννου μοναχοῦ. Je croirais volontiers que l'attribution à Jean le Moine est la plus vraisemblable : en dehors du canon, en effet, un seul tropaire, le doxastikon des stichères de vêpres (2), porte un nom d'auteur, et ce nom est justement celui de Jean le Moine.

Ceci admis, je me demande si ce moine Jean ne serait pas notre Paléolaurite. Je sais bien qu'on a attribué (3) à saint Jean Damascène les innombrables compositions liturgiques signées Jean le Moine : mais sur quelle preuve ou même sur quel semblant de preuve? On n'en apporte aucun.

Saint Jean le Paléolaurite ne serait-il pas, je ne dis pas l'hymnographe Jean le Moine, mais un des nombreux moines qui peuvent se cacher sous cet humble titre? N'aurait-il pas employé d'abord à célébrer le fondateur de son monastère ces mêmes rythmes que plus tard Théophane aurait fait servir à le chanter lui-même?

L'hypothèse paraîtrait sans doute moins fragile si une édition critique, basée sur l'étude des plus anciens manuscrits, nous affirmait que l'auteur de l'office de saint Chariton est bien réellement un moine du nom de Jean : mais qui nous donnera jamais une édition critique des ménées? Telle qu'elle se présente à nous cependant, cette hypothèse, il n'est peut-être pas trop imprudent de l'appuyer sur le passage, 1^{er} tropaire de la 8^e ode

(1) Μηναῖον, septembre, édit. Venise, 1895, p. 163 seq.

(2) Μηναῖον, *ibid.*, p. 162.

(3) Cf. G. Papadopoulos, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Athènes, 1890, p. 212.

du canon, où Théophane nous montre Jean le Paléolaurite comme une lyre mélodieuse :

καὶ μελωδίας ἀκραιφνοῦς
λύρα γεγένησαι.

Cod. Sab. 71 = A, fol. 70 v^o.

Μηνὶ τῷ αὐτῷ (= ἰουλίῳ) καὶ τοῦ ἑσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Παλαιολαυρίτου.

Κάθισμα· ἡχος π(λάγιος) δ'· πρὸς τὴν σοφίαν.

Fol. 71 r^o

	Θείῳ ἔρωτι, μάκρ,
5	ψυχὴν τρωθεὶς
	ἐξενίτευσας πλοῦτον
	καταλειπών,
	τροφὴν, περιφάνειαν
	καὶ τοῦ βίου τὸ ἄστατον
10	καὶ εἰς χώραν ξένην
	πανσέπτως ἐβίωσας
	ἐγκρατείας πόνοις
	μαράνας τὸ σῶμά σου
	καὶ τῇ ἡσυχίᾳ
15	διαπρέψας ἀνδρείως
	κατέλαβες, ὅσις,
	ἀρετῶν τὸ ἀκρότατον,
	διὸ πίσται βρωμέν σοι·
	πρέσβευε Χριστῷ < τῷ θεῷ
20	τῶν πταισμάτων ἄφεσιν δωρήσασθαι
	τοῖς ἐορτάζουσι πόθῳ
	τὴν ἀγίαν μνήμην σου >.

5. τρωθεὶς codex; cf. Joan., II, 17. — 7. καταλειπών. — 8. περιφάνειαν. — 11. πανσέπτως. — 15. ἀνδρείως. — 19-22. J'ai suppléé la fin du tropaire d'après le tropaire type et les nombreux tropaires similaires.

Στιχηρά· ἤχος πλ(άγιος) α'· παράλαβε· Ὅσιε πάτερ *θεοφόρε.

Ὅσιε πάτερ
 Ἰωάννη ἀξιόγαστε,
 τῷ πρόθῳ ἐσταυρώθης
 5 τοῦ διὰ σὲ ἐπὶ γῆς
 βουλήσει ξενωθέντος καὶ ἐκ παρθένου
 σάρκα φορέσαντος
 Χριστοῦ τοῦ θεοῦ·
 ξένην χώραν, πάτερ,
 10 κατέλαβες οἰκίαν
 καὶ τῶν ἡδέων κόσμου τερπνῶν
 ἀποξενώσας
 εἰς τέλος αὐτόν, παμμάκαρ,
 ἐβίωσας ἀρεταῖς ἐξασκήσας πᾶσιν
 15 παννύχιον
 μελέτην τε θανάτου
 καὶ ἐχαλίνωσας
 τὰ πάθη τῇ ἀσκήσει σου
 ζηλωτῆς ἀναδεδειγμένος
 20 τῶν πρὸ σοῦ ἀσκησάντων,
 οἷς συγχορεύεις ἀεί.

Ὅσιε πάτερ
 Ἰωάννη παναοίδιμε,
 25 φοιτήσας τῇ τοῦ θείου
 ποιμνῇ Χαρίτωνος
 ἐξήντηλῃσας ὡς σπόγγος καὶ ἀνεμάξω
 τούτου τὴν ἔνθεον
 ζηλώσας ὁδὸν
 καὶ ἐν ἡσυχίᾳ
 30 τὸν βίον διανύσας
 ἡξίωσαι τῆς σεπτῆς ἱερουργίας
 γεγονώς ἄξιος
 θύτης θύων ὡς ἄμειμπος
 τὸν ἀμνὸν καθ' ἐκάστην

4. ἐσταυρώθης; cf. Gal., vi, 14. — 11. εἰδέων. — 15. πανύχιον. — 17. ἐχαλίνωσας. — 21. συγχορεύης. — 31. ἡξίωσε.

35 καὶ καθαιρόμενος ταῖς θείαις ἀγλαΐαις
καὶ φωτιζόμενος
τὸν νοῦν καὶ τὴν διάνοιαν
ἀνυψώθης
ἐν θεωρίαις μυστικαῖς
40 πρὸς ἀρίστην
μακαριότητα.

“Οσιε πάτερ

Fol. 71 v^o.

Ἰωάννη παμμακάριστε,
τῷ σθένει τῆς τριάδος
45 ἐνδεδυμένος σαφῶς
αἱρέσεων τὴν λύμην
ἔφυγες πᾶσαν
καὶ προσεπέλατας
τῷ ὄντι, σοφεί,
50 διὰ θεωρίας
καὶ πράξεως ἐνθέου καὶ φθάσας
πάντων τῶν ὀρεκτῶν
πρὸς τὸ ἀκρότατον, μάκαρ,
τῆς θείας δόξης ὄντως ἐπέτυχες
55 μετὰ τέλος ἀξίως
καὶ ἐπαγάλλῃ νῦν
ἀγγέλων ταῖς χορείαις
συναστραπτόμενος,
διὸ μνήσθητι τῶν τελούντων
60 σοῦ τὴν μνήμην
αἰσίως, ἀξιοθαύμαστε.

Cod. Sab. 72 = B. fol. 35 v^o.

Μηνὶ τῷ αὐτῷ (= ἀπριλίῳ) εἰς ἡμέραν τοῦ ὁσίου
Ἰωάννου τοῦ παλαιολαυρίτου.

Κάθισμα· ἤχος δ'· παράλαβε· Κατεπλάγγῃ Ἰωσηφ.

Τὴν πτωχείαν τοῦ Χριστοῦ
5 ἐπιποθήσας εὐσεβῶς

35. καθερόμενος. — 36. φωτιζόμενος. — 37. διάνοιαν. — 44. σθένει. — 46. ἐρέσεων
— 51. πράξεως. — 54. ὄντος. — 57. χωρίαις. — 61. εἰσίως. — 5. κατεπλάγει.

πλουτοῦτον ἔλιπες φθαρτὸν
καὶ δόξαν ῥέουσάν, σοφέ,
καὶ τὸν σταυρὸν σου ἔπωμον
ἀράμενος τρίβον
10 τὴν στενὴν διώδευσας
πατῶν τὰς ἡδονὰς
τὰς ἐκ τοῦ σώματος
δι' ἐγκρατείας, ὅσιε,
ἀπάσης τε κακοπαθείας καὶ ἔφθασας
15 πρὸς πλάτος θεῖον
τοῦ παραδείσου,
Ἰωάννη πατὴρ ἡμῶν.

Στιχηρά· ἦχος πλ(ᾱγίος) δ'· παράλαβε· Τί ὑμᾶς καλέσωμεν.

Fol. 36 v°.

Ἠάτερ Ἰωάννη αἰοῖδιμε,
τῆς ἐρήμου τὸ παιδρὸν
σύ ὥφθης κρίνον ἀληθῶς,
5 μοναζόντων τὸ τερπνὸν
ἄνθος ὑπάρχεις καὶ λαμπρὸν·
προδρόμου
χαῖρε, πάτερ, ὡς ὁμόνυμος·
ἐν τρόποις
10 ἐπαγγάλλει ὡς ὁμότροπος,
πιστοὺς φρουρεῖς ταῖς ἰκεσίαις σου
καὶ κόσμον σκέπης ἐντεύξεσιν·
ἰκέτευε
τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.
15 Ὡ τῶν ὑπερτίμων ἀγώνων σου·
ὡς γὰρ κληῖμα εὐθαλὲς
ἀναβλαστήσας τοῖς ἐν γῇ
ἐν ἀσκήσει προκαθαίρεις·
σοῦ τὴν φρένα ἀληθῶς,
20 παράγεις
ἀρετῶν ἡμῖν τοὺς βότρυας,
ποτίξεις

6. Ἐλειπεις. — 8-9. Cf. Mat., x, 38. — 9-10. Cf. Mat., vii, 14. — 17. ἡμῶν πρεσ. —
4. κρίνων; cf. Is., xxxv, 1. — 8. ὁμόνυμος. — 17. ἐγγῇ. — 19. φραῖνα. — 20-22. Cf.
Ps. lxx, 5.

οἶνον, πάτερ, κατανύξεως,
 νέμεις τὴν σὴν χάριν ἅπασαν
 25 τοῖς ἀσιγήτως τιμῶσιν σε·
 ἰκέτευε
 < τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν >.

Ἄγγελοι θαυμάζουσιν ἄνωθεν.
 εὐφημοῦσίν σου τὰ ἄθλα
 30 μοναζόντων οἱ χοροὶ
 καὶ τιμῶσίν σου τοὺς πόνους
 οἱ προβλέποντες πιστῶς,
 αὐγάζει
 τοῖς ἐν πέρασιν τὰ θαύματα,
 35 προλάμπει
 τοῖς ἐν κόσμῳ τὰ τεράστια,
 θακρῶν βεῖθοις συμνίγεται
 τὰ τῶν θαυμάτων συστήματα·
 ἰκέτευε
 40 τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Cod. Sab. 71 = A, fol. 71 v°.

Ὁ κανὼν φέρει ἀκροστιχίδα τήνδε· Ἐπὶ ξένης θανόντα σε
 χροτῶ, πάτερ. Θεοφάνους.

Ωἰδῇ α'· ἦχος δ'· Θαλάσσης τὸ ἐρυθραῖον πέλαγος.

Ἐλπίδι τῇ πρὸς θεὸν βωννύμενος
 5 ἀπὸ νεότητος
 τῷ ἀγαθῷ προσέδραμες θεῷ,
 Ἰωάννη μακάριε,
 μοναδικαῖς ἀσκήσεσι
 διαφερόντως σποικισμένος.

10 Πλουσίως καὶ φωτοφόρου χάριτος
 ἀναπιμπλάμενος
 καὶ σεβασμίους τόπους κατοικῶν
 σεβασμίως ἐδίωσας

35. προλάμπει. — 37. ρύθοις συμνίγεται. — 1. Fol. 36 r° B. — 2. Θεοφάνους répété en marge. — 4. τῆς σῆς θεὸν A. — 4-5. Cf. Ps., LXX, 5. — 8. μοναδικῆς ἀσκήσεως B. — 9. στυχιούμενος AB. — 13. ἐδίωσας A.

15 πρὸς ἀρετῶν ἀγόμενος
τὰς ἀναβάσεις, παμμακάριστε.

* Ἰσχύει ὀδηγηθεὶς τοῦ πνεύματος
τῇ τοῦ Χαρίτωνος
τοῦ θεοφόρου μάνδρα προσδραμῶν
ἐν ἐκείνῃ διέπρεψας
20 ἱερουργὸς γενόμενος
πεφωτισμένος, ἱερώτατε.

Ἐενώσας τῶν ἐπιγείων, ὅσιε,
τὴν σὴν διάνοιαν
τοῖς οὐρανίοις ταύτην ἀγαθοῖς,
25 Ἰωάννη, προσήλωσας
καὶ τῆς ἐκείθεν ἔτυχες
φαινοτάτης ἀπολαύσεως.

Θεοτοχίον.

* Ἐκ σοῦ κεχαριτωμένης, πάντα γνε,
30 ἡμῖν ἀνέτειλεν
δικαιοσύνης ἥλιος Χριστός
καὶ φωτὶ κατελάμπρυνεν
τοὺς καθημένους πρότερον
ἐν τοῖς τοῦ σκότους ὀχυρώμασιν.

35 Ωἰδὲ γ'· Εὐφραίνεται ἐπὶ σοὶ ἡ ἐκκλησία σου.

10 Fol. 72 v°. Νεκρώσας τὸ τῆς σαρκὸς
δι' ἐγκρατείας ἀκριβοῦς φρόνημα
ζωοποιῶ πνεύματι,
πάτερ Ἰωάννη, προσέδραμες.

40 Ἡ θεία καὶ φωταυγὴς
ἐν τῇ καρδίᾳ σου, σοφέ, ἔλλαμψις
φωτιστικῶς ὥκησεν,
πάτερ Ἰωάννη μακάριε.

22-27. Ce tropaire tout entier manque dans A. — 28. Θεοτοχίον, abrégé en marge *et sic deinceps*. — 29. κεχαριτομένη A, καὶ χαριτομένης B. — 30-31. Cf. Mal., iv, 2. — 32-34. Cf. Luc., i, 79. — 36. seq. Cf. I Pet., iii, 18. — 39. π. Ἰ. προσήγγισας B. — 40. Fol. 36 v° B. — 41. σου σαφώς A.

Θεοτοκίον.

- 45 Σὺ μόνῃ τοῖς ἐπὶ γῆς
τῶν ὑπὲρ φύσιν ἀγαθῶν πρόξενος,
μήτηρ θεοῦ, γέγονας,
ὅθεν σοι τὸ χαῖρε κραυγάζομεν.
- Ωἰδὴ δ'· Δι' ἀγάπῃσιν, οἰκτίρμον, τῆς σῆς εἰρήνης.
- 50 Θεοφεγγέσι χωρίοις ἐντεθραμμένος
καὶ φωτοδώρῳ χύσει,
πάτερ, λελαμπρυσμένος
ἀρετῶν ἀσκήσεις
θεόφρων διέπρεψας.
- 55 Ἀπεξενώθης πατρίδος καὶ τῶν οἰκείων
καὶ τῷ Χριστῷ προσήλθες
ἐκουσία βουλήσει
τὸν σταυρὸν ἀράμενος
θεόφρων, μακάριε.
- 60 Νενεκρωμένος ἀπᾶσι τοῖς φαινομένοις
τῷ τῆς ζωῆς αἰτίῳ
δι' ἀσκήσεως ἑξῆς,
Ἰωάννη πάνσοφε,
πρὸς ὃν ἐξεδήμησας.
- 65 Θεοτοκίον.
- Ὁ σὴν γαστέρα, παρθένε, τὴν θεοδόχον
ὑπερφυῶς σκηνώσας
οὗτος καὶ μετὰ τόκον
θεϊκῇ δυνάμει σε
70 παρθένον ἐτήρησεν.
- Ωἰδὴ ε'. Σὺ, κύριέ μου, φῶς·
Νοῦν, πάτερ, καθαρὸν
ἡσυχία κτησάμενος

45-48. Ce tropaire est pris mot à mot dans l' *Ὁκτώηχος*, édit. Rome, 1886, p. 62.

— 47. μήτηρ A B. — 49. οἰκτήμων A B. — 50. χωρίοις A B. — 56-58. Cf. Mat., x, 38.

— 61. ζ. ταμίω A. — 64. ὦν A. — 68. τόκων A B. — 70. ἐτήρισεν A, ἐτήρησας B.

75 τῷ πνεύματι τῷ ἁγίῳ
τοῦ ἐχθροῦ τὰς παγίδας
λαμπόμενος διέφυγες.

Τῇ χάριτι θεοῦ
καὶ σοφίᾳ καὶ δόγμασιν
διέπρεψας, θεοφόρε,
80 ἱερεὺς χρηματίσας,
παμμάκαρ, ἱερώτατε.

Θεοτοκίον.

Fol. 72 v°. Αἱ πᾶσαι γενεαὶ
εὐσεβῶς μακαρίζουσιν
85 σέ, πάναγνε, τὴν τεκοῦσαν
ὑπὲρ φύσιν καὶ λόγον
τὸν τῷ ὄντι μακάριον.

Ωὶ δὴ σὺ· Θύσω σοι *μετὰ φωνῆς κίνεσέως.

4 90 Σοφίας
ἐραστῆς τῆς ἐνθέου, θεόπνευστε,
τῷ τῶν χαρίτων στεφάνῳ
παρ' αὐτῆς, παμμάκαρ, ἐστεφανώθης
ὀλοτρόπως
τῷ φωσφόρῳ φοιτήσας Χαρίτωνι.

95 Ἐστησας
ἐπὶ Χριστὸν τὴν πέτραν τοὺς πόδας σου
ταῖς πρακτικαῖς ἐπιθαίνων
ἀρεταῖς, θεόφρον, εὐσεβοτρόπως
ἀναβάσεις
100 ἐν τῇ καρδίᾳ σου, πᾶτερ, θέμενος.

78. κ. σ. κ. δύναμις Α. — 79. θεοφώρε Α, θεορίντορ Β. — 83. Cf. Luc., i, 48. — 88. Θ. σε ΑΒ. — 92. ἐστεφανώθεις ΑΒ. — 96. Cf. I Cor., x, 4. — 97. ἐπιθαίνων Α. — 98. θεόφρων Α. — 99. ἀναβάσης Α; cf. Ps., lxxxiii, 6. — 95-100. Ce tropaire est remplacé dans Β par cet autre :

Ἐπλάκη
σῇ κορυφῇ ὠρχίον διάδημα
τῆς καθαρᾶς πολιτείας
καὶ τελείας, πᾶτερ, θεοσεβείας
καὶ ἀγώνων
πνευματικῶν καὶ πόνων ἀσκήσεως.

Θεοτοχίον.

Κατάρτας

- 105 τῆς προμήτορος Εὐας τῷ τόκῳ σου
ἐλευθερούμεθα, σὺ γάρ
τὸν Χριστὸν τεκοῦσα, παρθενομήτορ,
ἀντὶ ταύτης
τὴν εὐλογίαν πᾶσιν ἐπήγασας.

Ωιδὴ ζ'. Ἐν τῇ καμίνῳ.

- 110 Ῥώμην τὴν θείαν
ὡς διπλοῖδα περικείμενος
πάντα
πειρασμὸν αἵρέσεων ἐκφυγεῖν
ἡδυνήθης, παμμαχάριστε·
εὐλογημένος εἶ
115 ἐν τῷ ναῷ τῆς δόξης σου, < κύριε >.

Ὁ ξενιτεύσας

- δι' ἡμᾶς πάντων, πάτερ, κύριος
οὗτος
ἐπὶ ξένης, μάκαρ, σὲ προφανῶς
120 διεφύλαξεν κραυγάζοντα·
εὐλογημένος < εἶ
ἐν τῷ ναῷ τῆς δόξης σου, κύριε >.

Θεοτοχίον.

Τὸ τοῦ ὑψίστου

- 125 ἡγιασμένον θεῖον σκῆνωμα,
χαῖρε·
διὰ σοῦ γὰρ δέδοται ἡ χαρά,
θεοτόκε, τοῖς κραυγάζουσιν·
εὐλογημένος < εἶ
130 ἐν τῷ ναῷ τῆς δόξης σου, κύριε >.

109. ῥώμαν Α. — 110. δ. ρυόμενον Α. — 112. εκρυγῶν Α. — 114-115. J'ai suppléé κύριε d'après le canon type; εὐλογημένος εἶ ὁ θεός μου Β; cf. Dan., iii, 53. — 116. ξενιτεύσας ΑΒ. — 117. ἀπάντων ΑΒ. — 121. εὐλογητός Β. — 127. δέδοτε ΑΒ. — 129. εὐλογητός Β.

Ωἰδὴ η'· Χείρας ἐκπετάσας.

Ὁραῖος καὶ σῶμα καὶ ψυχὴν

καὶ τὴν εὐσέβειαν

ὑπάρχεις, ὅσιε,

135

καὶ θείας γνώσεως ὄργανον

καὶ δογμάτων γνησιότητος

καὶ μελωδίας ἀχραιφνοῦς

λύρα γεγένησαι

ἀναμέλπων·

140

πάντα τὰ ἔργα κυρίου τὸν κύριον.

Πρὸς τὴν ἀτελεύτητον ζωὴν

καὶ τὴν ἀθάνατον

Fol. 73 v°.

μακαριότητα

μετακεχώρηκας, ὅσιε,

145

καὶ ἀφθάρτου κατηξίωσαι

ἀγαλλιάσεως τυχεῖν

μέλπων, μακάριε·

εὐλογεῖτε,

< πάντα τὰ ἔργα κυρίου τὸν κύριον >.

150

Θεοτοκίον.

Ἀποτινασσόμεθα τὸν χοῦν

ἀφθαρτιζόμενοι

τὸν τῆς θνητότητος

τῷ θεῷ τέκῳ σου, πάναγνε·

155

τὴν γὰρ φύσιν καὶ κυρίως ζωὴν

καὶ τὴν αἰδίον, ἀγνή

δέσποινα, τέτοκας·

ὅθεν πάντες

σὲ εὐλογοῦμεν, Μαρία θεόνυμφε.

160

Ωἰδὴ θ'· Λίθος ἀχειρότμητος ἔρους.

Τέλος παμμάκαριστον εὔρες·

τῶν τῆς ἀσκήσεως ἀγώνων,

132. Fol. 37 v° B. — 136. γνησιότατος A. — 137. μελλοδίας A B. — 138. αὔρα A. — 140. Il manque pour le sens le verbe εὐλογεῖτε de l'hirmus type. — 141. πρὸς μὲν τὴν ἀθάνατον ζ. A. — 142. τ. ἀτελεύτητον A. — 145. ἀφράστου κατηξίωσας B. — 148. εὐλογητὸς A B. — 151. ἀποτινασσόμεθα AB. — 155-156. τὴν γὰρ φύσιν κενιζώμεθα κ. τ. ἀ. A. — 161. μακάριστον A.

πάτερ Ἰωάννη, πρὸς Χριστὸν
ἀποδημήσας
165 καὶ μεταθέμενος
πρὸς ἀπαθῆ καὶ ἄπονον
ζωὴν, παμμάκαρ ἱερώτατε.

Ἐν γῇ, πάτερ, τῇ τῶν πραέων
κατηξιώθης κατοικῆσαι
170 οἷα μιμητῆς χρηματίσας
τῶν ἡσυχίων
καὶ θεοφόρων ἀνδρῶν,
μεθ' ὧν σαφῶς ἀπέλαβες,
ὅσιε μάκαρ, τὴν ἀπόλαυσιν.

175

Θεοτοκίον.

Πρεῖθρον τὸ τῆς ἀθανασίας
ἡμῖν ἀνέβλυσας, παρθένε,
καὶ τὸ τῆς ἀφέσεως ὕδωρ
Χριστὸν τεκοῦσα,
180 ᾧ καθαιρόμεθα
ἀπὸ παντὸς σπιλώματος
τῆς ἀμαρτίας, θεοσύμφευτε.

S. P.

168. Cf. Ps., xxxvi (xxxvii), 11. — 169. κατασκηνώσαι ἡξιώθης B. — 170-172. A la place de ces trois incisives, οἱ ἀνδρῶν B, dont le copiste a sauté une ligne. — 178. Cf. Ezech., xlvii, 3. — 181. σπιλώματος AB.

P. S. — Papebroch, *Acta Sanctorum*, mart., t. III, p. 605, a, lui aussi, proposé comme plausible l'identification de l'hymnographe Jean le Moine avec saint Jean le Paléolaurite.

Il est aussi intéressant de noter que la traduction slave des Ménées citée dans l'Église russe a conservé l'office de saint Jean le Paléolaurite.

A LA MÊME LIBRAIRIE

BIBLIOTHÈQUE HAGIOGRAPHIQUE ORIENTALE, éditée par LÉON CLUGNET.

1. — **Vie et récits de l'abbé Daniel le Scétiote.** I. Texte grec, publié par LÉON CLUGNET. — II. Texte syriaque, publié par F. NAU. — III. Texte copte, publié par Ignazio GUIDI. — 1891 8 fr.
2. — **Histoire de Jean Bar Aphthonia.** Texte syriaque, publié et traduit par F. NAU. — 1892 3 fr. 50
3. — I. **Comment le corps de Jacques Baradée fut enlevé du couvent de Casion par les moines de Phesiltha. Récit de Mar Cyriaque.** Texte syriaque, publié et traduit par M.-A. KUGENER. — II. **Histoire de saint Nicolas, soldat et moine.** Texte grec, publié par LÉON CLUGNET. — 1892 3 fr. 50
4. — **Vie et office de Michel Maléinos, suivis du Traité ascétique de Basile le Maléinote.** Texte grec, publié par le R. P. Louis PETIT, A. A. — 1903. 6 fr.
5. — **Vie et office de saint Euthyme le Jeune.** Texte grec publié par le R. P. Louis PETIT, A. A. — 1904 6 fr.
6. — I. **Vie de saint Auxence.** Texte grec publié par LÉON CLUGNET. — II. **Mont Saint-Auxence.** Étude historique et topographique par le R. P. Jules PARGOIRE, A. A. — 1904 8 fr.
7. — **Saint Jean le Paléolaurite, précédé d'une Notice sur la Vieille Laure,** par les RR. PP. S. VAILHÉ et S. PÉTRIDÈS, A. A. — 1905. 3 fr.
8. — **Vie et office de sainte Marine.** Textes latins, grecs, coptes, arabes, syriaques, éthiopien, haut-allemand, bas-allemand et français, publiés par M. LÉON CLUGNET, avec la collaboration de MM. E. BLOCHET, L. GUIDI, H. HYVERNAT, F. NAU, F.-M.-E. PEREIRA. — 1905. . 10 fr.

EN PRÉPARATION

Vie de saint Jean le Calybite.

U. C. BERKELEY LIBRARY



C047680359

640011

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

